Illinois U Library

NUMÉRO 186

*France*

# ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

# L'AFFAIRE STARR

par Jean OVERTON FULLER

(I)

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

# L'AFFAIRE STARR

par Jean OVERTON FULLER

Récit adapté de l'anglais
par Lily LANDIECH

(I)

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Jean OVERTON FULLER

Supplément au N° 427 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

## NOTE DE L'AUTEUR

*J'AI écrit la première partie de cette histoire en suivant, presque mot à mot, le récit que m'en avait fait le capitaine John Starr. Je me suis même efforcée de reconstituer le plus possible ses propres phrases afin d'éviter que l'auteur ne vienne trop s'interposer entre le lecteur et le héros du récit.*

*Je me suis bien gardée de placer, dans l'important chapitre de l'avenue Foch, aucun fait dont la mémoire du capitaine John Starr ne fût absolument certaine; ceux que j'ai retenus, il a fait de son mieux pour les situer approximativement dans le temps (c'est-à-dire l'année qu'il passa au siège de la Gestapo); mais il n'a pas voulu me garantir l'exactitude absolue de leur ordre chronologique.*

*Avant sa publication, en anglais, ce récit a été lu en entier par le capitaine John Starr.*

Jean Overton Fuller.

PREMIÈRE PARTIE

# LES AVENTURES DE JOHN STARR

## 1. — UN ARTISTE A L'ARMÉE

De grandes difficultés s'opposèrent d'abord au projet de John Starr de contracter un engagement volontaire dans l'armée anglaise. Dessinateur publicitaire de son métier, il s'était installé en France après y avoir fait ses études. Marié à une Française, il habitait la banlieue parisienne.

Huit mois avant l'ouverture des hostilités, en 1939, il fit une visite au bureau de l'attaché militaire à Paris pour y déposer une demande d'engagement dans la R.A.F. en cas de guerre. En août, sa femme Michelle, sa petite fille et lui-même partirent en vacances sur la Côte d'Azur. La déclaration de guerre les surprit sur une petite plage près de Cannes. Ils la quittèrent aussitôt pour regagner Paris. Le surlendemain de bonne heure, Starr se présentait aux bureaux de la R.A.F. comme on lui en avait donné l'ordre lors de son engagement. A sa grande déception, on lui déclara alors qu'il ne pouvait être incorporé car (bien que sujet britannique lui-même) son père était Américain. Huit mois auparavant, ce détail n'avait semblé avoir aucune importance; mais le personnel administratif ayant changé, il en avait désormais.

Starr hanta donc les bureaux de la R.A.F. espérant qu'on finirait par l'incorporer malgré la nationalité de son père. Enfin, au printemps de 1940, un officier de recrutement anglais arriva à Paris. Non sans difficultés, Starr réussit à le persuader de prendre son engagement en considération. Mais l'obstacle de la nationalité paternelle ne fut franchi qu'avec une autorisation spéciale du War Office (Ministère de la guerre britannique). On lui trouverait probablement une affectation, lui dit-on, bien qu'on ne pût lui donner aucune précision sur le moment même; toutefois, il ne serait pas nécessaire qu'il se rende en Angleterre pour la période d'instruction. La chose avait bien failli se produire, cependant; mais Starr éleva d'énergiques protestations : ayant déjà, au cours des années précédentes, effectué des stages dans l'O.T.C. (1), il lui paraissait assez futile — fit-il remarquer — de le renvoyer en Angleterre; alors qu'une bonne partie de l'armée britannique faisait, au même moment, campagne en France. Il devrait néanmoins passer une dizaine de jours au régiment des King's Own Scottish Borderers, alors cantonnés à Rouen.

Ce fut pendant ce stage qu'il apprit son affectation: la Field Security Police (Police de sécurité en campagne) qui était, à l'époque, une section de la Police militaire destinée à faire partie de l'Intelligence Corps lorsque cet organisme serait formé.

C'était l'époque où l'armée allemande commençait à briser les défenses alliées. Et de petits groupes pitoyables de civils transportant tout ce qu'ils pouvaient de leurs biens se mélaient aux colonnes en retraite, aux régiments qui reculaient, aux camions, aux tanks, aux canons. Starr connaissait toutes les routes des environs de Rouen car ses beaux-parents habitaient la région et ce fut pour lui un choc terrible de voir cette campagne d'ordinaire si paisible ravagée par la guerre à mesure que l'avance allemande s'accentuait.

Après cette période d'instruction — une pure comédie, étant donné les circonstances — Starr se présenta à la section nantaise de la Field Security Police où il retrouva les

(1) Corps d'entraînement pour officiers.

autres hommes qui devaient la composer. On leur donna aussitôt les consignes de la F.S.P. : ouvrir les yeux sur tout ce qui pourrait leur paraître suspect, étudier à fond tous les rapports qui leur parviendraient, bref protéger l'Armée en agissant comme agents de contre-espionnage en campagne.

Leur section étant surchargée de travail et pauvre en personnel, on les chargea donc de vrais affaires après quelques heures de cours théoriques seulement. Mais ce travail à Nantes fut très rapidement interrompu pour une raison de force majeure : l'avance allemande. Starr se retrouva à moto, fonçant à toute allure sur Saint-Nazaire (il n'était monté à moto que deux fois lors de sa période d'instruction). Ses compagnons et lui s'embarquèrent sur un cargo à destination de Plymouth où ils arrivèrent après avoir louvoyé pendant quatre jours et quatre nuits pour éviter les navires ennemis. A Plymouth, on leur octroya quatre jours de permission; ils devraient ensuite se présenter au centre d'instruction de la F.S.P. installé au collège King Alfred de Winchester.

Le même après-midi, Starr gagnait Newcastle-under-Lyme (Staffordshire) où sa femme et son enfant se trouvaient depuis plusieurs mois chez ses parents à lui. Sa famille l'accueillit avec soulagement. Ils commençaient à s'inquiéter car son frère Georges, qui devait jouer plus tard un rôle héroïque dans la Résistance en France occupée, était revenu depuis quelques temps déjà.

A son retour à Winchester, après sa courte permission, Starr découvrit qu'il devrait, comme ses camarades revenus avec lui de France, recommencer son instruction à zéro malgré le précédent travail en campagne. Pendant plusieurs semaines, on ne leur infligea que des corvées : laver la vaisselle, réparer les routes, creuser des tranchées... Il va sans dire que cela ne leur plaisait pas; mais comme ils s'étaient tous engagés à l'étranger (on les appelait de ce fait la « Légion Etrangère ») ils se dirent que les autorités voulaient savoir ce qu'ils étaient réellement avant de leur permettre de commencer un entraînement sérieux.

Personnellement, Starr eut de la chance. On découvrit qu'il était dessinateur publicitaire « dans le civil ». Dès lors, il ne fit plus une seule corvée de patates et ne tint plus jamais une pelle : il était bien trop occupé à créer des affiches de toutes sortes.

Finalement, il fut même promu à l'honneur de faire des portraits d'officiers. On l'installa pour cela dans une pièce du War Office. C'était une situation vraiment étrange pour un soldat de première classe que de voir des généraux et autres officiers supérieurs venir frapper à sa porte et lui demander avec déférence s'il était prêt à les recevoir. Car le soldat de première classe devait souvent répondre : « Je m'excuse, monsieur, voudriez-vous attendre quelques minutes? Je ne peux vous recevoir pour le moment. »

Après plusieurs mois de cette vie — projet d'une affiche de propagande pour Home Office (Ministère de l'Intérieur) étai son seul travail vraiment effectif — Starr, qui l'on avait promis une occupation impo tante, se sentit bouillir d'impatience à forc d'attendre sans but et malgré de fréquente protestations auprès de ses supérieurs. Final ment, il se décida à faire une demande écrit Quelque temps plus tard, il était appelé ch le colonel.

— Je crois savoir que vous parlez co ramment le français, n'est-ce pas? lui d manda l'officier.

— En effet, monsieur. Non seulement, le parle très bien, mais je crois également connaître très bien les Français.

— Dans ce cas, aimeriez-vous aller e France?

Starr sauta sur l'occasion et un rende vous fut immédiatement organisé pour lui Londres. Pendant l'entrevue, il demanda l'officier qui l'interrogeait si on ne pourra pas lui trouver un travail de propagande France, travail qui lui semblait particuliè ment dans ses cordes.

— Il faudrait que vous subissiez un ce tain entraînement auparavant, lui dit-o Ne vous inquiétez pas de savoir comme vous arriverez là-bas; nous avons n moyens. Mais avez-vous bien réfléchi à question?... Savez-vous ce que vous risquez Si vous êtes pris par l'ennemi, vous ser fusillé.

— Oui, je m'en rends bien compte, Starr. Mais j'aimerais quand même essay

— Très bien. Réfléchissez quatre jou puis écrivez-moi si vous êtes toujours déci

— Je n'ai pas besoin d'attendre quat jours. Ma décision est prise.

Mais l'officier insista pour que ce délai observé, aussi Starr dut-il attendre quat jours avant d'envoyer sa lettre.

Très peu de temps après, il quitta po une « destination inconnue », Oxford, où était cantonné.

Il avait confié son projet à Michelle. Bo leversée, elle lui dit: « Mais c'est telleme dangereux! Tu n'en reviendras peut-être mais. Pourquoi t'es-tu porté volontaire po une telle mission? » Lorsqu'elle eut comp que sa décision était irrévocable, elle d « Dans ce cas, j'aimerais avoir un fils p lequel je pourrais te retrouver. »

De retour à Londres, Starr entra pour première fois en contact avec un organis qui, depuis, a fait couler beaucoup d'enc C'est ainsi que débuta sa carrière dans section française du S.O.E. d'Orchard Co La « Special Operation Executive » (Dir tion des opérations spéciales), — pour donner son nom entier — était une organi tion créée depuis la guerre et destinée à voyer des agents travailler secrètement d les pays occupés par les Allemands. Elle é divisée en sections : française, hollanda norvégienne... mais, en fait, était purem

anglaise. Elle poursuivait un double objectif : d'une part, sabotage et destruction du matériel industriel de toute sorte — usines, centrales, mines, écluses, chemins de fer et ainsi de suite; d'autre part, l'armement secret et l'organisation des patriotes locaux afin qu'ils puissent, lors de l'invasion alliée, se lever au premier signal et jouer leur rôle dans la libération de leurs patries respectives.

Ce n'était pas une organisation d'espionnage : dans la « Section Française » en tout cas, on recommandait aux agents envoyés en France de révéler aux Allemands, s'ils étaient capturés, leurs grades dans l'armée, dans l'espoir que leurs vainqueurs les traiteraient en prisonniers de guerre et non en espions.

A Orchard Court, Starr rencontra les hommes qui devaient devenir ses camarades d'instruction. Le même jour, ils se mettaient en route pour Wanborough Manor, dans le Surrey, où devait avoir lieu leur stage.

A cette époque, Starr ne savait rien du S.O.E., et ne pouvait pas deviner qu'il en ferait partie un jour. Il croyait toujours qu'il était destiné à du travail de propagande. Il fut plutôt surpris lorsqu'un officier commença un cours sur le maniement des explosifs. Ils étaient une quinzaine à suivre ces cours. Parmi eux, se trouvait un certain Rabinovitch (qui devint « Arnaud » plus tard). Ils étaient ensemble au début, mais Starr n'est pas certain qu'ils aient tout le temps appartenu au même groupe. Ils devaient se retrouver plus tard en France. Deux autres de ses camarades d'instruction devaient jouer plus tard un rôle dans son hisoire. C'étaient Alfred et Henry Newton, qui avaient perdu toute leur famille pendant la guerre. Ils furent plus ou moins placés sous l'aile de Starr.

En plus de l'entraînement physique, des cours sur le maniement des armes, etc... on leur faisait remplir au-dehors de nombreuses « missions » afin d'éprouver leurs capacités. Une fois, ils furent envoyés dans une petite ville anglaise afin de recueillir tous les renseignements possibles sur l'importance des troupes qui y étaient stationnées. Ils devaient établir un rapport complet à leur retour. L'Intelligence Corps était dans le « jeu » et avait pour consigne de les guetter et de contrecarrer leur action. Starr eut une journée pleine d'aventures. Repéré par un homme de l'Intelligence Corps il réussit à le tenir à distance en bluffant brillamment; il finit par être emmené au commissariat de police où on le menaça d'un interrogatoire à l'Etat-Major de la Division. Il réussit néanmoins à s'échapper et revint à Wanborough Manor avec tous les renseignements qu'on lui avait demandés. On le monta immédiatement en grade en récompense de son succès.

Après un autre stage d'instruction, comprenant des exercices du genre Commando, Starr fut envoyé dans une école de la New Forest pour y suivre des cours sur la sécurité. Entre autres travaux, il dut, avec six autres hommes, « saboter » le Manchester Ship Canal, travail difficile qui nécessitait beaucoup de réflexion, d'adresse et d'études préalables. Ils s'en tirèrent cependant avec un succès complet et furent hautement félicités.

Finalement, Starr se retrouva à Londres. Il croyait toujours qu'il était destiné à la propagande et demanda où tout cela le mènerait. « Le temps de la propagande est dépassé » lui répondit-on.

Un jour, comme il se présentait à Orchard Court, on lui dit : « Vous êtes l'expert en alimentation. »

— Je suis *quoi*?

— Vous êtes l'expert en alimentation.

L'officier qui lui avait appris la nouvelle entreprit de lui expliquer qu'un certain chef de la Résistance française avait demandé à Londres qu'on lui envoie un tel expert.

— Mais j'ignore tout de ce sujet!

— Eh bien! nous avons trois jours pour vous l'apprendre.

On le promena à travers les halles et les marchés où il fit de son mieux pour emmagasiner dans sa mémoire le maximum de faits.

Avant de partir, il dit « Je ne comprends toujours pas. J'estime que je n'en sais pas encore assez. Il me faudrait bien plus de trois jours pour apprendre les choses essentielles. Pourquoi m'a-t-on choisi pour ce travail? »

— Parce qu'il n'y a personne d'autre sous la main et que nous sommes certains que vous serez capable de bluffer les Français et de leur faire croire que vous êtes un expert en alimentation, ou en n'importe quoi d'autre.

Il se dit que c'était là une bien curieuse façon d'aider la Résistance française, qui, dans son esprit, était une affaire de haute importance, mais il ne souffla mot, Il partirait pour la France dans un bref délai, lui dit-on. Son nom de code serait « Emile ».

En y resongeant plus tard, il fut content de pouvoir se dire qu'il avait quand même réussi quoique novice, à se rendre utile dans ce drôle de métier qu'on lui avait confié.

# 2. — EXPERT EN ALIMENTATION

John Starr fut parachuté en France au moment de la pleine lune d'août 1942. Le lâché eut lieu à l'aveuglette — c'est-à-dire que personne ne l'attendait sur les lieux de l'atterrissage, un terrain choisi par Londres et situé non loin de Valence. Mais au cours de sa descente, ce ne fut pas un terrain plat qu'il vit venir à lui, mais bien des arbres et les bâtiments d'une ferme. Il traversa le feuillage d'un peuplier qui arracha la petite trousse médicale qu'il portait attachée à la jambe, puis celui d'un arbre fruitier. Il rebondit enfin contre le mur de la ferme.

Il saisit la pelle attachée à la petite valise qui était tombée avec lui et se mit en devoir d'enterrer son parachute. On lui avait enseigné, en Angleterre, la manière de détacher du sol une motte de terre intacte, d'enterrer un parachute puis de rajuster la motte de telle façon que le « rapiècement » fût invisible. Brûlée par le soleil, la terre du Midi se révéla si compacte que Starr ne réussit même pas à l'entamer. Après plusieurs tentatives infructueuses, il finit par y renoncer et il se borna à déposer le parachute à l'orée d'un champ, non sans l'avoir d'abord recouvert de quelques pelletées de terre. Il cacha ensuite sa combinaison et son casque en caoutchouc dans une haie.

Il se mit alors à la recherche du deuxième parachute ayant amené à terre le ravitaillement. Lorsqu'il le découvrit enfin, ce fut pour constater qu'il s'agissait d'un énorme ballot qu'il était bien incapable de soulever malgré toute sa vigueur. Aussi, avec beaucoup de peine, le traîna-t-il jusqu'à une meule. Il fit un trou dans lequel il déposa le ballot et qu'il recouvrit ensuite de terre et de paille. Il se débarrassa alors du deuxième parachute comme il l'avait fait du premier.

Il jeta enfin son revolver dont la possession aurait été dangereuse si on l'avait découvert sur lui puis il se mit en route pour Valer dont il devait se trouver à quelque dix-h kilomètres! On lui avait maintes fois rép qu'il devait éviter toute habitation avant se trouver assez éloigné de son point chute; mais il était très fatigué et il se ris à traverser un petit village plutôt que de fa un grand détour. Naturellement, tous les chi du pays se mirent à aboyer; il se dit alors q valait mieux se conduire comme tout Franç l'eût fait: il les injuria donc bruyamment.

Peu après, dans un sentier, il croisa vieille femme. Depuis son atterrissage sur sol de France, c'était le premier être hum qu'il rencontrait. A son grand soulagement vieille femme ne sembla pas le remarquer. avant d'entrer dans Valence, il s'arrêta bord d'un ruisseau pour se raser et se la

Dans les premières rues qu'il emprunta n'y avait pratiquement personne; il com qu'il était en train de commettre l'erreur d trer en ville avant l'heure du va-et-vient tidien. Il fit donc demi-tour pour aller se cher dans le jardin d'une maison abandon toujours aussi étonné de voir circuler si de monde, car la matinée lui paraissait assez avancée. A sa deuxième tentative trouva des rues un peu plus animées et i hasarda dans un café. Un coup d'œil à la dule lui révéla qu'elle retardait d'une h sur sa montre; il comprit aussitôt qu'il a une différence d'une heure entre les deux — ce qui expliquait les rues désertes.

Il savait que certains produits alimenta n'étaient en vente libre qu'à des jours d minés; il n'avait naturellement aucune idé ce qu'ils pouvaient être; il n'osait donc mander ni apéritif, ni café, ni thé, ni quoi ce fût qui aurait pu être rationné. Il se ri tout de même à demander une limonade obtint sans difficulté.

Il gagna ensuite la gare, se mêla à la

prit un billet pour Marseille. Il se rendait réalité à Cannes; mais il jugea plus prudent couper son voyage en deux et de reprendre billet en arrivant à Marseille.

Au cours d'un arrêt, une dame qui portait bébé sur les bras monta dans son compartiment. Comme il l'aidait à ranger ses valises dans le filet, elle le remercia en disant : *Merci beaucoup, monsieur* » (*). Avec horreur, il s'entendit répondre en anglais : That's quite all right. » Heureusement, personne n'eut l'air de l'avoir entendu.

A l'heure du déjeuner, une famille composée du père, de la mère et d'un enfant sortit d'une mallette un quignon de pain et une pomme. Starr avait en poche un morceau de poulet « importé d'Angleterre ». Il avait eu l'intention de le sortir au moment propice. Mais devant le maigre repas de ses voisins, il n'eut pas le courage de manger le poulet en face d'eux.

Cependant, il se sentait une fringale de plus en plus grande et il se décida à se rendre aux lavabos pour y manger son poulet à l'abri des regards. Une fois sortie de la poche, la volaille se révéla tellement « avancée » qu'elle en était immangeable. Starr ne put que la jeter.

Il descendit à Marseille, but une nouvelle limonade et prit un billet pour Cannes. Pour sortir de la gare, une fois à destination, il fit mine d'appartenir à une famille nombreuse qui descendait du train.

Il avait pour consigne de rallier une villa située un peu en dehors de la ville. Il se sentait tellement fatigué qu'il ne résista pas à l'envie de prendre un vélo-taxi. Il dit au conducteur qu'il ne se souvenait pas du numéro de la rue mais qu'il reconnaîtrait la maison. Il laissa l'homme dépasser la maison et descendit. Une fois l'homme disparu, Starr revint sur ses pas. A l'entrée du jardin, quelqu'un se tenait sur le seuil d'une maisonnette. Croyant qu'il s'agissait de son « contact », Starr prononça aussitôt le mot de passe. Ne recevant pas la réponse qu'il attendait, il se dit qu'il s'agissait d'un gardien dont on ne lui avait pas parlé et que la villa devait se trouver dans le fond du jardin, hors de vue. Il s'enquit alors de l'homme qu'il devait rencontrer.

— Il est sorti! répliqua le gardien.

— Mais je suis attendu! fit Starr, un peu perplexe.

— Il est sorti!

— Puis-je entrer et l'attendre?

Le gardien ne fit pas d'objection, mais en s'approchant de la villa, Starr se rendit compte qu'il n'y avait effectivement personne au logis. Il attendit plusieurs heures, et ce fut vers minuit seulement qu'il aperçut la lueur d'une cigarette dans le sentier. Il lança aussitôt le mot de passe et la réponse vint en anglais : « What the hell are your doing here? » (Que diable faites-vous ici?) Une autre cigarette fit son apparition et lorsque le visage de son propriétaire devint visible, Starr reconnut un major du S.O.E. avec qui il avait bavardé quelques jours auparavant à Londres.

Starr ne dissimula pas la joie qu'il avait de le revoir. Les deux hommes lui demandèrent comment il se faisait que Starr fût là en ajoutant : « Nous vous attendions à la gare, mais nous ne vous y avons pas vu. Nous avons pourtant dévisagé chaque arrivant. »

En fait, Starr s'était trop bien camouflé parmi « sa » famille française!

Tout en l'assurant qu'ils allaient tout de suite lui apporter de quoi se restaurer, les deux hommes le firent entrer dans la villa qui était splendide. Starr fut conduit dans une ravissante chambre avec salle de bain.

A cette époque de l'année, tout le monde, sur la côte d'Azur était bruni par le soleil. Aussi, pour ne pas avoir l'air d'un nouvel arrivant à peau blanche, Starr passa-t-il deux ou trois jours dans le jardin à se dorer consciencieusement afin d'arriver à la teinte désirée. Pendant ce temps, on lui procurait des vêtements appropriés à une vie de farniente sur la plage.

Lorsque sa peau eut acquis un peu de la « couleur locale », on le conduisit à un rendez-vous au théâtre du Casino de Cannes. On le présenta alors, pendant une répétition de *Poil de Carotte*, au chef de la Résistance régionale. Celui-ci avait choisi ce lieu de rencontre parce que sa fille, Danielle Delorme, jouait le rôle principal de la pièce de Jules Renard. C'était donc là l'homme que Starr devait « bluffer » en lui faisant croire qu'il était expert en alimentation — rôle qui ne lui plaisait guère. Sa mission consistait à organiser une sorte de service de ravitaillement de secours à travers le pays afin que les groupes isolés de résistants, même, eussent leur subsistance assurée.

Plus tard, Starr était conduit à Antibes et logé dans une « maison sûre » de cette ville. Son hôtesse française lui demanda, le même soir, s'il aimerait écouter la B.B.C. « Bien sûr » lui répondit-il et elle l'amena chez des voisins (un sculpteur, sa femme et leur fils) tous déjà installés autour du poste. Les fenêtres étaient grandes ouvertes, sans doute à cause de la chaleur, mais tous les passants, dehors, pouvaient entendre la radio.

Son hôtesse le présenta au petit groupe : « *C'est un Anglais qui vient d'être parachuté* » (*). Quelqu'un de la famille étant un peu sourd, elle répéta très haut : « C'est un Anglais, il vient d'être parachuté. »

Sa chambre d'Antibes devint son quartier général et fut, en fait, le lieu de réunion des chefs de la Résistance. Chez le voisin sculpteur, on organisa des cours sur l'utilisation des explosifs, que l'on cachait dans les moulages en plâtre.

Starr subsistait grâce aux rations de ses hôtes, qui étaient déjà bien maigres, même avant d'être partagées. Comme cela le gênait,

(*) En français dans le texte.

il parla un jour incidemment du colis de vivres qu'il avait dû abandonner dans la meule. Ceci intéressa tout le monde, on lui demanda aussitôt des précisions sur l'endroit et la distance.

— A quelques 500 kilomètres d'ici.

— Pensez-vous que vous pourriez le retrouver?

— Bien sûr!

Ils partirent à trois, munis de sacs tyroliens vides. Ils prirent le train jusqu'à Valence et firent ensuite dans la nuit noire les dix-huit kilomètres qui les séparaient du point d'atterrissage. Starr se sentait l'âme d'un criminel qui revient sur les lieux de son crime et se tenait sur le qui-vive au cas où quelque guet-apens aurait été tendu. Il alla droit à la meule, sans aucune hésitation à la grande surprise de ses compagnons qui ne s'attendaient pas à ce qu'il retrouve l'endroit aussi rapidement. Mais Starr, bien que sûr de son sens de l'orientation, fut encore plus étonné qu'eux.

Il se dit qu'étant revenu sur le lieu d'atterrissage, il en profiterait pour mieux cacher les parachutes. Ils les dégagèrent de la terre qui les recouvrait et les emportèrent jusqu'au Rhône. Starr voulait également y jeter le revolver qu'il avait récupéré, mais un de ses compagnons le supplia tellement qu'il finit par le lui donner.

Ils retournèrent ensuite vers le colis de vivres et l'ouvrirent. A leur grande stupeur, ils y trouvèrent des paquets de chocolat au lait, dans des emballages anglais, et des boîtes de conserves dont toutes les étiquettes étaient rédigées en anglais. Ils enfouirent le tout dans leurs sacs et rentrèrent à Antibes sans incident. Starr apprit plus tard que les vivres envoyés clandestinement en France par bateau portaient également des étiquettes en anglais.

Les réunions se tenaient, comme d'habitude à la maison du sculpteur. Un jour l'attention de Starr fut attirée par un homme qui s'asseyait souvent près de la maison en feignant de contempler la mer. Ce manège lui parut louche et il demanda à ses amis s'ils ne croyaient pas que cet homme les épiait. Ils lui répondirent qu'ils ne le pensaient pas. Mais un jour ou deux plus tard, un gendarme sympathisant les avertit qu'une descente de police allait avoir lieu chez eux. Ils décidèrent un ami à venir en plein jour avec sa camionnette dans laquelle ils chargèrent le matériel suspect. Le tout fut conduit en lieu sûr.

A quelques temps de là, on lui offrit une petite villa à la Garoupe. Il y habita quelque temps, seul, ce qui lui apporta beaucoup plus de tranquillité morale.

Il avait adopté les manières d'un « zazou » aux cheveux un peu trop longs et il déambulait dans Antibes vêtu d'une chemise rose, d'un foulard jaune vif et chaussé de grosses sandales en paille. Il transportait une boîte de couleurs et un ou deux châssis de peintre. Il fut bientôt connu et adopté par les gens du pays. Quand il passait devant les cafés, on lui criait « Bonjour ». Comme il pouvait parler le jargon des artistes, son camouflage était parfait. Il faisait de temps à autre des virées s la côte entre Marseille et Nice, jouant son rô d'expert en ravitaillement — car il tenait bea coup à justifier son titre en faisant un trav effectif, qui, en fait, était couronné de succ A Marseille il put acheter un gros stock bananes séchées, du blé et du chocolat. To cela était stocké dans des hangars et renouve à chaque arrivage. Il organisa un système q permettait de livrer n'importe quelle quanti de ce stock par camions, avec des permis circulation parfaitement en règle. Il devi même propriétaire d'un troupeau de mouto Naturellement, il n'eut pas à s'en occupe après l'achat, il laissa les bêtes en pensi chez leurs anciens propriétaires.

Il continuait à aviser Londres de ses fa et gestes, mais il ne recevait aucune répon Peu avant le 30 septembre, anniversaire de fille, il demanda par radio à ses chefs d'ach ter une poupée pour l'enfant et de l'envoy à Michelle. On lui avait affirmé avant s départ pour la France que cette sorte commission serait exécutée. Peu après, il re vait un message de Londres disant tout simp ment « Poupée envoyée. » Mais il ne re jamais de réponse aux questions concern son travail.

Vers cette époque, il tomba gravement m lade. La principale nourriture des gens de Côte, que ce fût chez eux ou au restaura se ramenait à quatre plats inévitables : mates, tomates aux aubergines, aubergines a tomates et aubergines. Des douleurs terrib qui ne ressemblaient en rien à ce qu'il av éprouvé jusqu'alors le réveillèrent une nu Il n'osait courir le risque de faire venir médecin qui n'appartînt pas à la Résistan Mais il avait un rendez-vous le surlendemai Marseille et il s'y rendit malgré ses doule Lorsqu'il arriva à « l'abri », il tomba presq évanoui. Son « correspondant » le mit au dans un débarras et s'en fut chercher un m decin sûr. Celui-ci diagnostiqua des coliq néphrétiques et ne put promettre de guéris sans un régime approprié. Il ajouta que meilleur remède consistait en beurre et beefsteaks, aliments absolument introuvab dans les circonstances où se trouvait Starr.

Il continua son travail du mieux qu'il p Pour sa mission suivante, il devait rencont à Marseille des personnes qui lui procurerai de l'argent français en échange de l'ouvert d'un compte en livres sterling à Londres. dut ensuite aller chercher les fonds à T louse. La découverte éventuelle d'une t somme sur lui aurait été fatale; aussi, le fit accompagner par la chanteuse Germaine blon, résistante admirable qui fut plus t décorée pour ses services. On partait du pr cipe qu'un couple semble toujours moins s pect qu'un homme seul.

Pendant leur voyage de retour, ils se tr vèrent assis dans le train en face d'un hom qui reconnut Germaine Sablon et qui, au co de la conversation, se révéla être un Vichi pro-allemand. Il tint à montrer à ses com

ions de voyage un lot de diamants qu'il avait ir lui, ajoutant que les affaires marchaient en maintenant que les Allemands occupaient France, combien les Anglais étaient stuides, et ainsi de suite. A maintes reprises, la hanteuse ne put se retenir de donner quelues coups de pieds aux chevilles de Starr our le taquiner.

Il avait l'impression qu'il ne pouvait remlir aucune nouvelle mission utile sans instructions précises de Londres. Mais celles-ci 'arrivaient toujours pas. Il rencontrait de emps en temps Peter Churchill et disculait de a situation avec lui. Churchill révéla un jour u'une felouque de Gibraltar devait bientôt ccoster en France et que Starr pourrait peutre y trouver place pour regagner Londres et ller prendre sur place les instructions qui lui anquaient. Ils s'arrêtèrent finalement à ce lan de conduite.

On était en novembre. Starr emportait les apports qu'il avait établis ainsi qu'un assez olumineux courrier venu des quatre coins de a France. A Cassis, quelques Français, dont l'acteur Claude Dauphin, se retrouvèrent au point de la côte devant lequel devait venir croiser la felouque.

La nuit était très sombre. La côte rocheuse et accidentée évoquait, pour Starr, quelque coin des Cornouailles.

Après un échange de signaux, ils entendirent un léger clapotement et distinguèrent, venant vers eux, la forme d'une barque qui avait été mise à l'eau de la felouque. Plusieurs personnes se trouvaient à bord (1). Tandis qu'on amarrait la barque, les hommes en débarquaient. Starr tendit la main à l'un d'eux pour l'aider... et découvrit presque aussitôt qu'il s'agissait de son propre frère.

Il savait que celui-ci avait suivi son exemple et faisait partie de la « French Section », mais il n'en connaissait guère davantage et la rencontre était tout à fait imprévue. Ils bavardèrent pendant quelques instants, puis comme ses compagnons s'installaient dans la barque, John Starr dut les rejoindre. Ce fut la seule fois où il rencontra son frère au cours de ses missions (2).

## 3. — DIJON

Dix jours d'une traversée très dure. Enfin Gibraltar. Starr obtint une « priorité numéro un » et put ainsi prendre place, avec ses précieux documents, à bord d'une forteresse volante américaine en route pour l'Angleterre. Dès son arrivée à Londres il se présentait à Orchard Court. Il y fut accueilli par un concert de « Bê-bê-bê » en souvenir de ses moutons.

Il allait séjourner plusieurs mois en Angleterre : diverses circonstances s'opposaient alors à son retour en France. Michelle était encore dans le Staffordshire. Il eut ainsi la joie d'être auprès d'elle quand leur fils vint au monde.

A Londres — où il fut promu capitaine — il eut plusieurs entrevues avec le colonel Buckmaster, chef de la « French Section » du S.O.E., et avec Miss Vera Atkins, un des officiers supérieurs.

Devant le retard apporté à son départ, il avait demandé à suivre en Ecosse un nouveau cours d'entraînement physique; mais avant qu'il ne fût terminé, Starr était subitement rappelé à Londres : ses chefs avaient des consignes à lui donner pour sa seconde mission.

Certaines précautions, lui dit-on, ne s'imposaient plus: inutile, par exemple, de perdre tant de temps en vérifications, car le « grand jour » ne tarderait plus que de deux ou trois mois (3). On l'assura aussi que, quoiqu'il arrivât, les hommes en mission devaient se rappeler qu'on s'occuperait d'eux.

— Si vous êtes arrêté, tâchez de tenir 48 heures, lui dit le colonel Buckmaster.

C'était là, sans doute, une consigne omnibus : 48 heures suffisaient aux camarades pour prendre le large après avoir fait disparaître les documents importants. Ce délai passé, celui qui s'était fait prendre était à peu près sûr — à la condition que son arrestation fût connue — de ne trahir personne; s'il se laissait arracher quelques renseignements au cours d'un interrogatoire, cela n'avait plus grande importance.

La mission de Starr, cette fois, n'avait plus rien à voir avec le ravitaillement. Il devenait organisateur d'un groupe de sabotage. Son nom de code serait « Bob ». Il serait parachuté pendant la pleine lune d'avril. En attendant, il allait être envoyé à l'Ecole de Départ (Departure School) avec un homme dont le

(1) On lui dit plus tard que l'un d'eux était la fameuse « Odette ».

(2) Lieutenant-colonel Georges Starr, D.S.O., M.C., Croix de guerre, Légion d'honneur, nom de guerre: « Hilaire ».

(3) Mais on n'était qu'au printemps 1943.

prénom était John (Starr a oublié son nom de famille) et qui, sous le pseudonyme de « Gabriel », serait son opérateur radio.

— Vous serez en bonnes mains. On peut totalement compter sur Starr, lui dit Buckmaster en présence de ce dernier.

Une nuit enfin ils partirent pour la France. Pendant une heure l'avion tourna au-dessus du Jura où ils devaient être parachutés. Deux fois ils reçurent l'ordre de se mettre en position de « saut ». Fausses alertes. Les signaux n'apparaissant pas, ils finirent par retourner en Angleterre. Il fallut attendre la pleine lune de mai pour reprendre la tentative. Elle faillit mal tourner.

Ils venaient d'atteindre la côte française.

— Ça doit être la France mais leur « blakout » ne casse rien, déclara John qui regardait par le hublot.

En fait, l'avion survolait à basse altitude une batterie mobile de D.C.A. et se trouvait pris dans le faisceau lumineux d'un projecteur.

John avait à peine achevé sa phrase que les obus éclataient autour d'eux. Un des moteurs fut touché et mis hors d'usage. L'équipage se hâta de jeter par-dessus bord tous les containers. Le pilote réussit à regagner l'Angleterre. Mais l'atterrissage fut assez scabreux.

Quatre jours plus tard, nouvelle tentative. Cette fois, en arrivant au-dessus du Jura, ils distinguèrent les signaux et atterrirent sans incident. Douze containers avaient été parachutés avec eux. Le groupe qui les attendait disposait d'un camion pour transporter le matériel. Quand tout fut enlevé, on les conduisit au village voisin. Là, une chambre très agréable les attendait, avec de bons lits qui furent les bienvenus. Starr s'étonna de l'absence d'un lieutenant anglais qu'il connaissait personnellement (ils avaient fait leur entraînement ensemble) et qui aurait dû l'accueillir à son arrivée.

— Nous l'attendions aussi! répondit le chef de groupe. Je ne sais pourquoi il n'est pas venu. Il a peut-être eu des ennuis avec sa bicyclette.

Starr devait se rendre avec John dans la région de Saint-Etienne pour monter une organisation. Comme le lieutenant ne se montra ni le lendemain ni le jour suivant, et qu'il était impossible de l'attendre indéfiniment, Starr décida de laisser John sur place et d'aller d'abord à Clermont-Ferrand où il devait rencontrer un certain Guy, opérateur radio, auquel il devait remettre une assez grosse somme d'argent et de nouveaux codes apportés de Londres.

A son arrivée à Clermont-Ferrand il gagna une maison sûre où il devait rencontrer Guy. Celui-ci était parti la veille et ne reviendrait pas avant cinq ou six jours. Mais à défaut de lui, Starr trouva Maurice Southgate, alias « Hector » qu'il avait connu en France avant la guerre, et à qui la maison servait aussi d'asile. Ils devaient se rencontrer à nouveau plus tard, mais cette fois-ci tous deux comme « hôtes » des Allemands.

Guy revint enfin, Starr lui remit les codes l'argent. Ils firent ensemble un excellent jeuner dans un restaurant de marché noir. P Starr repartit pour Lons-le-Saunier, non l de l'endroit où il avait été parachuté.

Un des hommes du groupe l'attendait à sortie de la gare — il devait être là depu plusieurs jours, guettant le retour de Starr. lui fit un léger signe de tête puis s'en f Starr le suivit et le rejoignit dans une m son des faubourgs.

— Nous avons appris, lui dit le Franç une fois la porte fermée, que notre ami le li tenant, qui devait vous rencontrer le jour votre arrivée, a été arrêté par la Gestapo s ce jour-là, soit la veille. Il est actuellement prison à Dijon.

La nouvelle était inquiétante. Le lieuten travaillait en étroite collaboration avec G Il fallait à tout prix avertir ce dernier. St reprit le premier train pour Clermont. Il ét tranquille pour John, installé à Saint-Am chez des résistants qui étaient aux petits so pour lui.

Dès son arrivée à Clermont-Ferrand, St gagna la maison où il avait été reçu. Un gard pour s'assurer que personne ne surv lait la porte. Il monta, sonna... puis dégring à toute vitesse l'escalier pour le cas où la G tapo aurait déjà occupé les lieux.

La porte s'ouvrit. Il demanda au propriéta de la maison, *si c'était bien lui*, de se penc sur la rampe de l'escalier. C'était bien lui

— Est-ce que tout va bien? demanda St Puis-je monter?

— Oui, tout va bien. Venez.

A sa grande surprise, il trouva la maîtr de maison et sa fille en larmes.

— Qu'y a-t-il? Qu'avez-vous? Qu'est-il arri

Guy avait été arrêté la veille. Il leur app que le lieutenant l'était aussi.

— Vous devez vous dominer, leur dit-il faut prendre sur vous de suivre les cons pénibles que je vais vous donner.

Il les pressa de quitter la maison immé tement, si triste que ce fût pour eux. Guy a emporté les codes mais pas l'argent. Starr donc leur remettre de quoi subsister quel temps et emporta le reste dans sa serviett cuir.

Il comptait repartir par le premier t quelle que fût sa destination. Il fit quelq détours à travers la ville, pour le cas où l'aurait suivi. A la gare, une longue file voyageurs faisaient queue devant le guic Starr essaya de se faufiler, mais fut renv au bout de la queue. Au même moment, groupe de policiers entrait dans la gare. jetèrent un coup d'œil sur la file d'attent se dirigèrent tout droit sur Starr. « Qu'ava dans sa serviette? » Il la leur tendit. Tan qu'ils examinaient son contenu en observ d'un air soupçonneux que c'était vrai beaucoup d'argent (il y avait de grosses lia de billets) Starr s'esquiva. La foule com et s'écarta pour le laisser passer avant d

regrouper pour retarder les policiers qui s'étaient lancés à sa poursuite.

Pendant qu'ils le cherchaient à travers les rues, Starr était rentré par une autre porte et s'était dissimulé au milieu des marchandises. Soudain il bondit sur la voie. Un train démarrait. Il sauta sur le marchepied. A la gare suivante, il monta dans un wagon. Un peu plus loin, il changea de train, parvint à regagner Lons-le-Saunier. Son premier soin fut de joindre John et de le charger d'un message pour Londres. Il y relatait les événements et proposait de rester dans le secteur : le réseau pouvait avoir besoin de lui.

« Henri », un lieutenant anglais qui travaillait avec Guy et l'autre lieutenant arrêté par la Gestapo, lui fit connaître plusieurs résistants français — entre autres « Martin » qui était, d'après « Henri », son meilleur agent.

Grâce à « Martin », Starr put rencontrer un grand nombre d'autres résistants dont l'aide lui était nécessaire pour s'acquitter de sa tâche. « Martin » semblait très actif. Starr fit plusieurs voyages avec lui. On leur faisait partout excellent accueil.

Un des principaux problèmes était de trouver des cachettes d'où John puisse envoyer ses messages radio. On était obligé de l'accompagner partout où il allait car, s'il parlait français très couramment, son accent ne laissait aucun doute sur sa nationalité.

Après leur atterrissage, il avait à peine ouvert la bouche qu'un des Français s'écria :

— Eh bien, mon vieux, il n'y a pas à se tromper. Il vaudrait mieux que tu parles le moins possible (*).

Starr trouvait que John avait du cran de venir en France avec un tel handicap. Il ne pouvait se hasarder seul dans un café et devait toujours veiller à ne pas parler trop haut.

On installa John dans un château moyenâgeux perché sur une colline qui dominait Saint-Amour. Après deux ou trois émissions, il trouva asile dans une ferme, et Starr à son tour devint châtelain.

Le château était un peu sinistre à habiter seul, surtout la nuit. L'atmosphère était très impressionnante et lui rappelait les histoires de revenants qu'on lui contait dans son enfance. Sûrement les gens du village se diraient que l'endroit était hanté s'ils apercevaient la lueur de sa chandelle vacillant d'une pièce dans l'autre.

Le gardien se chargeait des repas que sa femme et lui préparaient dans leur petite loge au bout du parc. A midi il se rendait dans la chapelle et sonnait les cloches. C'était le signal du déjeuner. Il apportait le repas et repartait, en fermant soigneusement les grilles à clé derrière lui.

De temps à autre Starr recevait la visite de « Henri ». Plus tard John quitta sa ferme et revint travailler avec lui car ils avaient des messages à transmettre à Londres. Il était évidemment dangereux d'émettre d'une manière suivie d'un endroit aussi isolé, que l'on pouvait facilement repérer. Mais John — précaution supplémentaire — transmettait sur batteries d'accus; ainsi n'aurait-il servi à rien aux Allemands à couper le courant section par section pour essayer de situer leur position.

Par malheur, aussi loin de Londres, dans un pays montagneux, les émissions ne pouvaient être parfaites. Starr fut surpris — et peiné pour John — lorsqu'ils reçurent de leurs chefs à Londres un message de reproches pour le radio : il ferait bien d'être un peu plus soigneux et de se donner un peu plus de mal, lui disait-on. John était un garçon consciencieux, qui se donnait précisément beaucoup de mal. Starr prit fait et cause pour son collaborateur et lui fit émettre en retour, à la fin de leur message suivant : « Comité réception attend les critiques de l'arrière. Ici et là ça fait deux (*). » (En d'autres termes : « Sur le terrain on ne voit pas les choses de la même manière que si l'on est confortablement installé dans un fauteuil à l'arrière. ») Inutile d'ajouter que ceci ne fut pas du goût de Londres, dont la réponse se terminait en ces termes: « Fin du message pas appréciée. »

A peu près vers cette époque, Londres envoya une jeune fille pour servir à Starr d'agent de liaison. Elle arriva sans encombre et fut bientôt d'un grand secours. Son nom de guerre était « Pauline » et son vrai nom Diana Rowden.

Avec l'aide de « Martin » les Anglais étaient parvenus à mettre sur pied plusieurs groupes de sabotage et Starr organisa une ou deux opérations. Mais le secteur était si bien prospecté, qu'ils eurent du mal à trouver des terrains de parachutage : chaque fois qu'ils en découvraient un, Londres les avertissait qu'il appartenait à un autre groupe.

Starr commit alors une grave imprudence. Il ne put résister à la tentation d'aller annoncer au père et à la mère de Michelle, qui habitaient en Normandie, la naissance de son fils. Il se déguisa de son mieux avant d'arriver chez eux, pour ne pas être reconnu des voisins. Mais lorsqu'il entra dans le jardin, sa belle-sœur n'eut aucune hésitation. Elle le saisit par le bras et l'entraîna rapidement dans la maison en appelant : « Papa! Maman! » Ils furent stupéfaits, mais très heureux de le voir et d'avoir des nouvelles de leur fille et des petits-enfants. Il ne passa qu'une seule nuit chez eux.

Au retour, pour que son voyage ne fût pas inutile, il se rendit à Paris chez des amis qui avaient été ses camarades d'études et leur offrit de mettre son appartement à la disposition des membres de l'organisation qui pourraient avoir besoin d'un refuge.

En arrivant à la gare d'Austerlitz pour prendre son billet à destination de Dijon, il eut la mauvaise surprise d'apprendre qu'il devait attendre au moins dix jours. Pas une place disponible avant, même debout dans un couloir. Impossible, pour lui de rester absent si long-

(*) En français dans le texte.

temps. Il se résigna donc à présenter sa carte spéciale établie par la police de Vichy et signée par Darlan au nom de Pétain — elle lui avait été obtenue par un Français qui travaillait sans doute dans le bureau où elles étaient établies. Il eut aussitôt une place de coin dans le train suivant.

Après avoir rencontré une ou deux personnes importantes à Dijon, il eut à se rendre le 18 juillet à Dôle, avec « Martin ». Ils déjeunèrent ensemble et partirent ensuite avec la petite camionnette délabrée de « Martin ».

Au tournant d'une route, après avoir dépassé un aérodrome occupé par les Allemands, ils entendirent des coups de feu.

Ce n'était pas sur eux qu'on tirait, mais la situation n'en était pas plus gaie. Les coups de feu étaient un signal. En face d'eux, plusieurs voitures barraient la route, entourées d'un groupe de S.S. armés de mitraillettes.

Ils durent s'arrêter. On leur demanda leurs papiers. Les Allemands fouillèrent leurs poches, leurs portefeuilles. Celui de Starr contenait 35.000 francs. Les Allemands déclarèrent que c'était suspect et que Starr et « Martin » devaient retourner à Dijon afin qu'on puisse vérifier leurs identités. On leur mit les menottes de telle sorte qu'ils étaient enchaînés l'un à l'autre, puis on les fit monter à l'arrière d'une voiture, entre deux S.S.; deux autres S.S. étaient assis sur le siège avant. On les conduisit à l'état-major de la Gestapo, ou plus exactement au Sicherheits Dienst (1).

Là, ils furent débarrassés de leurs menottes. « Martin » fut emmené dans une pièce du second étage et Starr dans une autre au troisième. Il dut rendre ses papiers à l'Allemand qui l'avait fouillé. Starr lui offrit aimablement une cigarette. L'Allemand refusa.

— Mais vous pouvez fumer, ajouta-t-il.

Starr pu ainsi prendre la deuxième cigarette à droite de l'étui et fumer les messages et les renseignements qu'il avait rédigés pour Londres. Il les écrivait toujours en lettres minuscules sur du papier à cigarettes où il roulait ensuite son tabac.

L'Allemand, après un nouvel interrogatoire d'identité, le fit descendre au deuxième étage. Deux S.S. les suivaient. Par une porte entrebâillée, on apercevait « Martin » debout devant un bureau. Il semblait subir le même interrogatoire que Starr un instant auparavant. L'officier qui accompagnait Starr pénétra dans une autre pièce en claquant la porte, puis en forçant sa voix, téléphona — ou fit semblant de téléphoner — à la ville où « Martin » était supposé habiter. Il parlait comme s'il vérifiait avec les autorités locales l'identité de « Martin », qu'il prononçait à l'allemande tout en s'exprimant en français. Dès qu'il eut fini de parler, il sortit de la pièce et Starr fut de nouveau escorté à l'étage supérieur. Tout cela lui sembla un peu étrange.

— Nous avons vérifié l'identité de « Martin » et il est libre, lui dit l'Allemand. Mais nous devons vous garder en prison deux ou trois jours jusqu'à ce que nous ayons pu vérifier la vôtre.

Starr s'efforça de rester impassible.

— Pourquoi, demanda-t-il, ne téléphonez-vous pas à Paris? (Ses papiers le domiciliaient à Paris.)

C'était une manœuvre désespérée : aucun faux-papier, si bien imité fût-il, n'était à l'épreuve d'une vérification sérieuse. Mais Starr était démoralisé. Bien moins par la perspective de la prison que par la révélation que Martin, son « meilleur agent », n'était qu'un traître.

Si tel n'avait pas été le cas, l'Allemand se serait rendu compte en téléphonant que les papiers de « Martin » étaient faux. Et il était bien évident que cette mise en scène cousue de fil blanc était destinée à innocenter « Martin » aux yeux de Starr. Si jamais celui-ci s'évadait, il ne fallait pas qu'il aille raconter partout que « Martin » était un agent double. En fait les Allemands avaient été bien maladroits. C'est leur coup de téléphone qui avait donné l'éveil à Starr.

— Nous ne pouvons pas téléphoner à Paris, lui répondit l'officier. C'est trop loin.

— Mais peut-être pourrais-je aller dans un hôtel de Dijon et me présenter ici à l'appel chaque jour. Vous n'avez aucune raison de me mettre en prison.

Il faisait son possible pour avoir l'air insouciant et donner le change à l'Allemand en lui laissant croire qu'il avait « avalé » l'histoire « Martin ». Il jouait le rôle de l'homme innocent qui ne comprend pas pourquoi on l'arrête.

Ce petit jeu dut persuader l'Allemand que Starr s'attendait encore à être libéré. Il le fit conduire en prison sans les menottes, simplement encadré par deux S.S. assis avec lui à l'arrière de la voiture.

En cours de route, il était impossible de fuir, mais quand on franchit la porte de la prison, Starr pensa que le moment était venu de tenter une évasion. Il n'avait pas grand espoir de réussir, mais c'était en plein jour, les passants étaient nombreux et l'incident serait remarqué. Ainsi la nouvelle de son arrestation parviendrait-elle, peut-être, aux gens de son réseau qui pourraient prendre les précautions nécessaires pour éviter de tomber dans un piège des Allemands.

La voiture stoppa; les deux S.S. descendirent; Starr les imita, mais à peine avait-il mis pied à terre qu'il lançait son imperméable à la tête des deux hommes et se précipitait vers la porte cochère. Il y avait bien une cinquantaine de mètres à parcourir. Starr courait à perdre haleine. Des coups de feu éclatèrent. Il avait parcouru la moitié du trajet lorsqu'il sentit une douleur au côté gauche. Il poursui-

(1) On a pris l'habitude de désigner le service de contre-espionnage allemand, qui avait son Q.G. au 84, avenue Foch, sous le nom de Gestapo. En réalité, c'était le Sicherheits Dienst (Service de Sécurité).

rit néanmoins sa course, franchit la voûte, tourna à droite dans la rue.

Ne connaissant pas le quartier, il tourna de nouveau à droite, s'aperçut qu'il s'était engagé dans un cul-de-sac, rebroussa chemin. Entre temps les S.S. avaient à leur tour gagné la rue et recommençaient à tirer sur lui. Une balle lui traversa la cuisse gauche. Il vacilla mais réussit à poursuivre sa course et prit une allée sur sa droite. Avant d'arriver au bout, il sentit qu'il ne pouvait aller plus loin. Les Allemands étaient déjà à l'entrée de l'allée et lui crièrent de s'arrêter. C'était parfaitement superflu : il tenait à peine debout. Ils avancèrent avec précaution.

C'était un spectacle qu'il n'était pas près d'oublier que celui de ces trois hommes armés s'approchant d'un quatrième visiblement hors d'état de se défendre, qui tenait debout par la force de la volonté; leurs armes braqués sur lui ils progressaient pas à pas comme s'ils s'attendaient à le voir bondir sur eux. Ils lui firent signe de s'adosser au mur. Il ne bougea pas, ils avancèrent avec encore plus de prudence, arrivèrent enfin près de lui et le saisirent, lorsqu'ils virent qu'il n'était plus capable de se battre.

Ils lui enlevèrent ses bretelles. Ils le ramenèrent vers la prison; un soldat de chaque côté le tenait par le bras et le troisième pointait une arme dans son dos.

Les gens dans la rue s'arrêtaient sur leur passage, d'autres entrebâillaient leur porte ou leur fenêtre pour les regarder. Ceci le rassura : ainsi la nouvelle de son arrestation serait connue et sa tentative n'aurait pas été complètement inutile.

De retour à la prison on le déshabilla entièrement. Il avait l'impression qu'il allait s'évanouir, mais par un violent effort de volonté, réussit à maîtriser sa faiblesse. Les S.S. lui enroulèrent des pansements de papier autour de ses blessures et il put remettre ses vêtements.

On lui passa les menottes, et on l'enferma dans une cellule à doubles portes soigneusement verrouillées. Le mobilier: un bat-flanc sur lequel il s'assit, et une boîte en fer dans un coin. En haut du mur, face à la porte, s'ouvrait une petite fenêtre à barreaux. Une fois seul, il eut tout loisir d'apprécier la situation dans laquelle il se trouvait.

La porte s'ouvrit environ deux heures plus tard et deux hommes pénétrèrent dans la cellule; l'un, en civil et l'autre, en uniforme de caporal S.S., se mirent à l'interroger.

Bien qu'il sût parfaitement qu'ils étaient à même d'obtenir de « Martin » — si ce n'était déjà fait — tous les renseignements nécessaires, Starr essaya de gagner du temps. Sans mentionner qu'il était revenu tout récemment d'Angleterre, il soutint qu'il était en France bien avant le début de la guerre, qu'il avait réussi à éviter l'internement, avait monté un réseau de résistance dans le secteur et qu'il en tenait toutes les ficelles. Il ne révélait, assura-t-il, que peu de choses aux gens qui travaillaient sous ses ordres.

Les Allemands l'écoutèrent broder sur ce thème pendant deux ou trois jours, avant de lui dire enfin que c'était inutile. Pour gagner encore un peu de temps, il leur raconta l'histoire « de couverture » qu'on lui avait enseignée à Londres.

Une fois de plus, ils le laissèrent parler à loisir.

— Elles sont toutes pareilles, ces histoires de couverture qu'ils vous apprennent! conclurent-ils.

Sur quoi ils l'informèrent qu'ils connaissaient fort bien le réseau auquel il appartenait, et commencèrent à lui poser des questions précises sur les personnes qu'il avait rencontrées ou avec lesquelles il était en contact, sur ses lieux de rendez-vous avec son agent de liaison, l'endroit d'où son opérateur radio transmettait ses messages, etc.

Il refusa d'abord de répondre, mais comme cela commençait à mal tourner, et qu'il avait largement dépassé le délai des « quarante-huit heures » que les chefs lui avaient assigné, il consentit à fournir quelques renseignements, ceux que « Martin » était à même de connaître et avait sans doute déjà révélés.

Encore Starr ne les livrait-il qu'au compte-gouttes, pour faire durer plus longtemps la comédie. Il leur avoua finalement tout ce qu'il avait pu fait avec « Martin ».

Mais, au bout de quelque temps ils se mirent à l'interroger sur des questions qu'ignorait « Martin ».

Starr répondait qu'il ne savait pas ou donnait de faux renseignements. Impatientés les Allemands lui donnèrent alors des coups de poing sur sa jambe blessée, dans l'espoir d'activer les aveux.

— Je vous ai dit la vérité jusqu'à maintenant (ils pouvaient le vérifier par « Martin »). Pourquoi voulez-vous que je ne continue pas à le faire? fit-il observer.

Mais cela ne prenait plus et les coups continuaient à pleuvoir. Les quatre ou cinq premiers jours il avait été interrogé dans sa cellule, mais le sixième, on lui donna une canne et on le conduisit tous les jours en voiture au Q.G. du Sicherheits Dienst à Dijon, où les interrogatoires se poursuivaient, à coups de pied et de poing; son corps fut bientôt couvert d'ecchymoses.

Un jour son tourmenteur fut appelé au-dehors et le laissa seul quelques minutes. Starr s'aperçut que l'Allemand avait laissé tous ses papiers sur la table près de laquelle il était lui-même assis. Se penchant en avant, il réussit à les retourner pour pouvoir les lire. Il reçut un choc : il avait sous les yeux la liste de toutes les écoles d'entraînement de la « French Section » en Angleterre ainsi que celle du personnel enseignant de chacune d'elles. Il semblait bien, autant qu'il en pût juger, qu'il n'y avait aucune omission ni aucune erreur, du moins pour les établissements qu'il connaissait personnellement. C'était aussi

complet qu'un prospectus d'école et ne semblait nullement fait de fragments assemblés, qui auraient présenté des lacunes. Sans nul doute il s'agissait d'un document copié. Encore un sujet de réflexion!

Il remit les papiers dans l'ordre où il les avait trouvés et s'appuya au dossier de sa chaise en attendant le retour du policier. Celui-ci lui annonça qu'ils allaient parcourir la liste ensemble. Starr devait donner une description physique de chaque membre du personnel. Il lut le premier nom.

— Environ 1 m 75, mince, brun, dit Starr.

L'interrogateur inscrivit le renseignement et passa au suivant :

— 1 m 68, corpulence moyenne, teint coloré.

L'Allemand prit note et continua :

— 1 m 75, brun et mince, dit Starr.

Le suivant :

— 1 m 68, teint coloré, corpulence moyenne.

Starr ne changeait que de très légers détails sans éveiller de soupçons.

Il remarqua que l'interrogateur ne parcourait que les listes des écoles qu'il avait lui-même fréquentées, laissant de côté les autres. Ce détail était intéressant : les Allemands savaient où il avait été.

Le soir vint sans qu'on fût au bout des listes. Starr en eut enfin assez.

— 1 m 65, dit-il, ça changera un peu, n'est-ce pas?

L'Allemand sursauta, regarda plus attentivement les nombreuses pages qu'il avait remplies et comprit enfin que Starr depuis des heures se moquait de lui. Il s'abstint cependant de le frapper. Mais il renonça ce soir-là à l'interroger plus longtemps.

Un jour il montra des photos de Guy (1) et du lieutenant qui avait été arrêté au moment de son parachutage en France. Starr prétendit ne connaître ni l'un ni l'autre, ce qui lui valut de nouveaux coups de pied sur sa blessure. Mais il tint bon.

L'état de sa jambe, à la suite de ce traitement un peu particulier, s'était aggravé au point que ses geôliers se résignèrent à faire appel à un médecin militaire. Starr le vit entrer un matin dans sa cellule, suivi de cinq ou six hommes. Comme aucune raison ne justifiait leur présence, Starr pensa qu'ils voulaient jouir du spectacle. On lui retira son pantalon et le médecin s'approcha avec un long instrument d'acier en principe destiné à retirer le pus. Il l'enfonça dans la cuisse du malade au-dessus du genou jusqu'à ce que le bout ressorte près de la fesse. Starr parvint à retenir le hurlement qu'espéraient les spectateurs et réussit même à produire ce qui voulait être un sourire.

Le commandant de la prison, un officier de la Wehrmacht, avait l'habitude de venir voir Starr chaque matin. Il ne lui adressait jamais la parole et se contentait de regarder d'un air malgracieux le prisonnier assis, sa jambe enflée étendue toute droite devant lui, mais le sourire aux lèvres.

Au lendemain de la visite du médecin, le commandant, en faisant sa tournée, s'arrêta devant Starr, claqua des talons et lui fit le salut militaire.

La solitude de sa prison était très dure pour Starr. Il avait la fièvre et ne pouvait guère dormir. Toute la nuit il ressassait en pensée les interrogatoires qu'il avait subis dans la journée, essayant de se souvenir des réponses qu'il avait données, se demandant s'il n'avait pas dit quelque chose qu'il aurait dû taire, tâchant de prévoir les questions qu'on lui poserait le lendemain et les réponses qu'il devrait faire. Une nuit, tourmenté par la soif, il cogna contre la porte en criant pour qu'on lui donne de l'eau, ce qu'il n'obtint naturellement pas.

Les dix premiers jours on le laissa presque sans soins et sans nourriture; on se bornait à lui changer parfois ses pansements et à lui donner une maigre soupe. Le régime le laissa d'abord indifférent, mais au bout de dix jours la faim commença à le faire souffrir. Il recevait pour la journée entière un petit morceau de pain qu'on lui jetait et qu'il dévorait voracement. Chaque fois, il se disait que le lendemain il n'en mangerait qu'une partie et garderait de reste pour plus tard, mais quand le pain arrivait, il ne pouvait s'empêcher de le manger immédiatement. Cette faim continuelle était à vrai dire une bénédiction du ciel car vingt-quatre heures sur vingt-quatre il était incapable de penser à autre chose qu'à des montagnes de chocolat — pour une raison obscure c'était toujours de chocolat qu'il rêvait — et il échappait à l'obsession des interrogatoires.

Il faisait des efforts pour concentrer son attention sur quelque chose de concret, pour essayer de ne pas délirer. Il suivait le soleil qui tournait lentement autour de sa cellule ou comptait les moustiques au plafond. Les moustiques devinrent une occupation très importante : dès la nuit venue ils « décollaient » et faisaient des attaques en piqué. Starr devint expert dans l'art de juger exactement combien de temps il pouvait les laisser piquer avant de les tuer. Pour chaque victime, il faisait une encoche au mur, essayant chaque nuit de battre le record de la nuit précédente. Son score le plus haut fut de quarante-sept.

Bien que plus tard il ait souffert davantage physiquement dans les camps de concentration en Allemagne, c'est le souvenir de Dijon qui est resté le plus amer pour Starr. Il réclamait sans cesse qu'on lui permît de changer ses vêtements ensanglantés contre ceux qu'on lui avait pris après son arrestation. Peine perdue. Il dut garder ceux qu'il portait; son pantalon, imprégné de sang, était si raide qu'il aurait pu tenir debout. Pendant les cinq semaines de son séjour à Dijon, il n'eut jamais de papier, pas d'eau pour se laver. Comme il ne pouvait pas se raser, il devait avoir l'air d'un pilier de prison lorsqu'un matin on vint

(1) Starr apprit plus tard que Guy n'avait jamais été conduit à Dijon.

e réveiller vers les trois heures pour le pho-ographier.

Tous les deux jours un infirmier de la Vehrmacht lui changeait ses pansements et ien qu'il comprit mal l'allemand, Starr se ren-ait compte que cet homme essayait de l'en-ourager. Un jour, l'infirmier réussit à lui faire omprendre que les Alliés avaient débarqué en icile : « Sie kommen, sie kommen! »

Une affiche au mur prescrivait au prison-ier quand la porte de la cellule était ouverte, le se mettre au garde-à-vous au fond de la ièce et de saluer. Starr n'avait jamais obéi à et ordre et n'avait nullement l'intention de le faire. Mais un jour, pour dire quelque chose, il montra la note à l'infirmier et lui demanda : « Comment doit-on saluer? Comme ceci? » en portant la main à son front de la manière usuelle, « ou comme cela? » en élevant son bras pour le salut nazi. L'Allemand regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne pouvait le voir par la porte entrebâillée, leva son bras en salut hitlérien et dit :

— *So! Scheiss!* (Comme ça... de la m...!)

Starr en conclut que ce n'était pas un farouche nazi!

Au bout de cinq semaines, un matin à trois heures, la porte s'ouvrit. On lui apportait de l'eau, on lui permit de se laver et on le rasa. Il eut enfin les vêtements propres qu'il réclamait depuis si longtemps. Puis on lui mit les menottes et il fut conduit au Q.G. du Sicherheist Dienst de Dijon. En route, il apprit qu'il allait être transféré à Paris.

Au Q.G. du Sicherheist Dienst on le fit attendre assez longtemps dans une pièce avec deux gardes. La porte de la pièce voisine n'était pas tout à fait fermée et il pouvait entendre une voix qu'il connaissait malheureusement très bien déclarer avec précipitation :

— Ce n'est pas pour moi. Cela m'est égal pour moi-même. C'est pour ma mère. Je ferai tout ce que vous me direz de faire. Je veux bien même saboter n'importe quoi dans mon propre pays si seulement vous me laissez la vie sauve.

C'était la réponse à de nombreuses questions qu'il s'était posées et à bien d'autres qui pourraient surgir par la suite...

Peu après l'homme fut amené et on lui passa les menottes en les attachant à celles de Starr. Puis ils furent conduits à la prison de Fresnes.

# 4. — AVENUE FOCH

A Fresnes, Starr fut conduit dans une cellule où il eut l'agréable surprise de trouver trois hommes déjà installés. Dès que la porte se fut refermée derrière lui et qu'ils se furent serré la main, ils l'assaillirent de questions. Un nouvel interrogatoire, mais amical cette fois.

Il eut vite fait de se sentir en confiance avec ses nouveaux compagnons et se mit à conter son histoire. Il était heureux de pouvoir parler et quant à leur tour les trois autres eurent raconté leurs aventures, ils se rendirent compte qu'ils avaient parlé trente-six heures sans arrêt si ce n'est pour manger. La nuit tombait, le second jour, quand, épuisés, ils songèrent enfin à se coucher et à essayer de dormir.

Un des prisonniers était un officier polonais nommé Zbigniev, un autre, Comert, était un étudiant parisien et le troisième, Argence, un garde forestier. Argence avait appartenu à un réseau en relations avec la « French Section » et Starr pensait, d'après ses renseignements, qu'il devait faire partie du groupe « Prosper » dont Paris et ses alentours étaient le secteur de travail. Argence racontait que des parachutages avaient été organisés près de sa maison; une certaine quantité de matériel avait été cachée à proximité. Lorsque les Allemands vinrent l'arrêter, ils lui demandèrent de leur montrer la cachette. Il refusa. Ils déplièrent alors une carte sur laquelle l'endroit exact était indiqué.

Plus tard, à Paris, on lui montra toute la

correspondance échangée entre le groupe Prosper et Londres. Il trouvait extraordinaire que les Allemands fussent si bien informés. Apparemment, ils savaient presque tout des relations entre Londres et les agents de son groupe dont un grand nombre avaient été arrêtés à peu près à la même époque que lui.

Pour Starr, cette cellule, après la solitude qu'il avait connue à Dijon, était le paradis. Mais les autres s'inquiétaient :

— Maintenant que nous avons raconté nos histoires, nous allons retomber dans l'ennui et le temps va nous paraître long comme avant votre arrivée!

— Mais non! répondit Starr. Nous allons y remédier.

— Que pouvons-nous faire?

— Tout d'abord, à partir d'aujourd'hui, tous les soirs après l'extinction des feux, nous irons au cinéma. Chacun à tour de rôle fera le récit aussi complet que possible d'un film qu'il a vu autrefois.

Pour la journée, chacun quitterait ses chaussettes et les roulerait en boules. Au grand amusement des gardiens qui venaient regarder de temps à autre par le judas, ils se livrèrent à des parties de boules pleines d'entrain.

Quand ils furent fatigués de ce jeu, Starr leur apprit celui des « 20 questions »; ils jouèrent également aux « préfixes », voire à des jeux d'enfants tels que « j'aperçois » — bien qu'il n'y eût pas grand-chose à apercevoir dans leur cellule.

Un jour ils découvrirent quelques graines dans la paille de leurs matelas. Ils décidèrent de les faire pousser. Comert avait un petit pot qui avait autrefois contenu de la nourriture. Pendant leur promenade dans la cour, ils s'arrangèrent pour ramasser un peu de terre. Ils semèrent les graines, les arrosèrent soigneusement et mirent tous les jours le pot au soleil, le déplaçant dans la cellule pour qu'il reste continuellement bien exposé. A leur immense joie, des pousses sortirent, qu'ils soignaient amoureusement. Mais un jour un gradé vint inspecter les cellules, s'étonna d'y voir ce « jardin » et le jeta. Ils s'y étaient tellement attachés qu'ils en pleurèrent presque.

Pour se consoler, ils remplirent de terre les fentes de leur plancher et y semèrent quelques graines qu'ils avaient encore.

Trois semaines passèrent avant qu'on ne vînt enfin chercher Starr.

— Arrange-toi pour ramasser quelques bouts de mégots dans les cendriers, et les rapporter, lui dirent ses compagnons, sachant où il allait.

C'est au Q.G. du Sicherheits Dienst de Paris, au 84 de l'avenue Foch, que le panier à salade le déposa.

Il fut conduit jusqu'à l'étage supérieur, le cinquième, et laissé dans la salle de garde avec les autres prisonniers amenés avec lui. Peu de temps après, on le fit entrer dans la pièce voisine. Il y rencontra pour la première fois celui qui allait être son principal interrogateur au 84, et que plus tard il entendit toujours appeler Ernest (1).

L'atmosphère des interrogatoires était bien différente de celle de Dijon. Pas de brutalités, un ton parfaitement courtois. C'était cependant pour Starr une épreuve aussi dure que toutes celles qu'il avait subies jusque-là, car il se rendait compte qu'il était maintenant entre les mains d'un homme intelligent et qu'Ernest ne croyait rien de ce qu'il avait raconté à ses geôliers de Dijon (2).

A l'heure du déjeuner on apporta le repas d'Ernest qui l'installa sur le coin de son bureau. Une assiette fut également posée devant Starr — ils avaient le même menu — et l'interrogatoire se poursuivit pendant qu'ils mangeaient.

Dans la journée, le chef du Sicherheits Dienst en France, le S.S. Stürmbannführer Kieffer vint dans la pièce et posa quelques questions. C'était un homme râblé, plutôt bourru.

Après son départ, Ernest reprit l'interrogatoire qui se prolongea tard dans la nuit. Starr avait bien soin de ne rien ajouter aux renseignements que les Allemands possédaient déjà.

Ernest lui montra des copies (sans doute les mêmes qu'avait vues Argence) d'une volumineuse correspondance qui avait passé par Lysander entre Londres et les agents en France.

Dans la soirée Ernest ramena son prisonnier dans la salle de garde où se trouvait un autre officier anglais. Cela fit un drôle d'effet à Starr de voir cet officier assis à côté d'un poste de

(1) Ernest était à moitié suisse. Il avait vécu de longues années à Paris avant la guerre et n'appartenait ni au parti nazi ni aux S.S. Il fut attaché au Sicherheits Dienst en 1940 comme auxiliaire civil, d'abord comme traducteur-interprète, mais plus tard il interrogeait lui-même les principaux agents de la « French Section », car Kieffer trouvait qu'il travaillait mieux seul qu'en intermédiaire.

(2) Lorsque je rencontrai Ernest en 1950 afin de lui demander quelques renseignements sur « Madeleine » dont j'écrivais alors l'histoire, il me parla incidemment des interrogatoires de Starr à Dijon. Starr, disait-il, avait bâti là un véritable roman. Il prétendait être le chef d'un réseau indépendant de résistance, dont il tenait toutes les rênes en main, ne confiant presque rien à ses seconds. « Ce qu'il a fait là était très courageux, car il donnait l'impression d'être le seul qui valût la peine d'être interrogé et cela m'a beaucoup frappé, disait Ernest. Il contait son histoire avec tant de conviction et avec un tel luxe de détails qu'il réussit à la faire croire à nos hommes pendant quelques jours. J'admire son esprit inventif autant que son courage. » Lorsqu'il étudia le dossier de Starr qui lui était transmis de Dijon, Ernest se rendit compte que tout y était pure invention. Starr présentait un nouveau récit chaque fois que le précédent était « grillé » et pendant ces cinq semaines d'interrogatoire, ses interlocuteurs n'avaient obtenu de lui aucune information intéressante. Ernest reconnut spontanément : « Starr a été malmené à Dijon. Il avait une blessure à la cuisse et c'est là qu'on le frappait pendant les interrogatoires. »

Ernest ajouta que lorsqu'il prit Starr en mains il n'eut pas plus de chances que ses prédécesseurs et, malgré tout le temps qu'il passa à le questionner, n'apprit jamais rien non plus. « Starr, dit-il, est un des rares agents de la « French Section » dont l'arrestation n'a pas eu de conséquences fâcheuses pour ses collaborateurs. »

dio et écoutant de la musique en lisant un re. Ernest leur demanda s'ils se connaissaient, mais ils ne s'étaient jamais rencontrés purent affirmer en toute franchise ne pas se nnaître. Starr apprit plus tard que c'était Archambault », l'opérateur de radio attaché groupe « Prosper » qui travaillait le secur parisien. On le gardait avenue Foch depuis sa capture fin juin, à l'époque du grand oup de filet dont Argence avait parlé à Starr. Très tard dans la nuit on apporta pour Starr ne paillasse dans la salle de garde. Il lui mbla qu'il venait à peine de s'endormir lorsr'Ernest revint, prêt à recommencer immédiatement l'interrogatoire.

Cela dura encore la journée entière. Dans la birée, Kieffer reparut avec une carte de rance qu'il étala devant Starr. Sur ce docuent étaient marquées douze zones représenant les secteurs dans lesquels travaillaient les embres de la « French Section » qui avaient té arrêtés. Elles englobaient environ les trois uarts de la carte. Les secteurs étaient numérotés de 1 à 12 et sur chacun figurait le ou es noms des agents arrêtés. Kieffer parla à rnest qui traduisit : « Le chef désire que ous inscriviez votre secteur. » Ceci fait, rnest ajouta: « Mettez le n° 13 et votre nom le guerre, Bob. »

Starr obéit. Il écrivit Bob en majuscules.

Kieffer eut soudain l'air ravi, Starr se demandait pourquoi. Ernest lui expliqua :

— Il aime votre manière d'écrire en lettres mprimées. Comment se fait-il que vous dessiniez si bien les lettres?

— Je suis dessinateur publicitaire dans la vie civile. Je sais donc faire de la lettre.

Nouvelle conversation entre Ernest et Kieffer, puis Ernest reprit :

— Il veut savoir si vous acceptez de recopier la carte entière, avec tous les noms en imprimé, car celle-ci est bien mal dessinée.

Starr répondit qu'il lui fallait y réfléchir. Ernest lui assura qu'il pourrait donner sa réponse dans quelque jours lorsqu'on le ramènerait à Paris pour reprendre les interrogatoires.

Ce soir-là, vers 10 heures 30, Starr regagna sa cellule où ses camarades l'attendaient avec impatience. Les précieux mégots ramassés dans le cendrier d'Ernest étaient dans le fond de sa poche.

Il leur dit ce qu'il avait vu et appris et aussi la proposition qu'il avait reçue. Il lui semblait que s'il entreprenait ce travail, on pourrait lui en donner d'autres lorsque le premier serait terminé. Il se pourrait même qu'il restât en permanence avenue Foch, où il aurait sûrement l'occasion de recueillir une quantité d'informations grâce aux papiers qui lui passeraient entre les mains. Il lui serait également plus facile de s'enfuir de l'avenue Foch qui était une maison privée que de sa cellule de Fresnes.

Ses trois compagnons l'écoutèrent avec intérêt et enthousiasme et convinrent qu'il valait la peine d'essayer.

On vint chercher Starr environ trois jours après : « Si je ne suis pas revenu dans quelques jours, leur dit-il, vous saurez que mon plan a commencé à se réaliser.

A Kieffer il déclara qu'il acceptait le travail proposé et lorsqu'il fut achevé (entre temps il avait appris la carte par cœur) ce qu'il espérait se produisit : on lui en confia un autre. Puis Kieffer lui fit donner des feuilles volantes avec des sortes d'« arbres généalogiques » montrant l'organisation de tous les réseaux dont les Allemands avaient connaissance, non seulement ceux des agents anglais de la « French Section » mais aussi ceux qui dépendaient du général de Gaulle et de Giraud. Starr recueillait ainsi certaines informations.

Pour son travail on lui faisait quitter sa cellule située à l'étage supérieur du 84. C'était une des cellules réservées aux prisonniers qui étaient considérés pour une raison ou une autre comme particulièrement intéressants et que l'on désirait garder sur place. Il s'installait à une table dans la salle de garde. Celle-ci était voisine de la pièce où se tenait Ernest et c'était un point stratégique d'où il pouvait suivre un peu la vie de la maison.

Il fut content d'avoir l'occasion de parler avec « Archambault ». Après cette conversation il se rendit compte que l'homme ne faisait rien de mal comme il l'avait supposé lors de sa première visite, en le voyant confortablement installé dans la salle de garde où il semblait comme chez lui. Par « Archambault » il apprit non seulement que les Allemands avaient pu photocopier les messages entre la France et Londres, mais aussi qu'ils se servaient des postes émetteurs de certains des opérateurs radio capturés pour continuer ces transmissions. Londres, trompé, maintenait la liaison et faisait toujours des parachutages sans savoir que c'était au profit des Allemands.

« Archambault » lui ajouta même qu'il avait révélé son propre code, mais que cela était sans importance car il n'avait pas donné ses « security checks » (contrôle de sûreté) sans lesquels aucun message émis par lui ne devait être accepté à Londre comme authentique. Un de ceux qui l'interrogeaient avenue Foch — c'était tantôt le spécialiste de la radio, le Dr Goetz, tantôt Otto, le chef du département radio — avait remarqué : « Oui, mais vous n'avez pas donné *votre* « contrôle de sûreté ». Comme il s'exprimait au singulier, « Archambault » devina qu'ils connaissaient l'existence d'un « sécurity check », mais ignoraient qu'il fût en deux parties; aussi donna-t-il la première, gardant la seconde pour lui. Goetz transmit alors à Londres sans le double « security check », Dans l'esprit d'« Archambault » c'était comme s'il eût prévenu ses chefs : « Attention, ce n'est pas moi qui vous transmets. »

Mais il faillit tomber à la renverse lorsqu'à l'interrogatoire suivant on lui montra la réponse de Londres :

— Vous avez oublié votre « double security

check ». Faites donc plus attention (1). » « Archambault » fut gardé assez longtemps avenue Foch avant d'être envoyé ailleurs et Starr put lui parler à différentes reprises, mais toujours sous surveillance.

Il eut par lui d'autres renseignements sur les arrestations massives de fin juin et début juillet et apprit que « Prosper », le chef qui dirigeait tous les secteurs de la région parisienne, avait donné à Kieffer et Ernest les noms et adresses de tous ses collaborateurs en échange de la promesse formelle que leurs vies seraient épargnées.

Ernest confia égale à Starr que Kieffer avait obtenu de Berlin la vie sauve pour les agents capturés de la « French Section » : il était entendu qu'ils seraient gardés sous surveillance jusqu'à la fin de la guerre et qu'à ce moment, quel que fût le vainqueur, ils seraient sans doute libérés. Selon Ernest c'était une faveur exceptionnelle que Kieffer avait obtenue là pour eux (2).

Avec le temps, Starr connut bien d'autres prisonniers que l'on amenait avenue Foch mais, pour la plupart, il a oublié leur nom, et ne se souvient ni des dates ni de leur ordre de passage.

En automne 1943, il vit un jour Peter Churchill et Odette qui avaient sans doute été amenés de Fresnes pour la journée. On l'introduisit dans la pièce ou Churchill se tenait avec Ernest et Kieffer, qui lui demandèrent si vraiment Peter était le neveu de Winston Churchill. Comme il était évident que cette question était la suite d'une déclaration Peter, il répondit: « Certainement. »

Plus tard, l'un d'eux vint dans la salle garde et lui dit que Peter Churchill et Ode soutenaient qu'ils étaient mariés. Ils voulaie savoir si c'était vrai. Starr pensa encore qu devait confirmer l'histoire :

— Mais naturellement dit-il. C'est un n riage bien connu dans la société anglaise.

Un jour Ernest vint chercher Starr :

— J'ai là un de vos amis. Il a entendu vot voix et aimerait vous voir.

Dans le bureau d'Ernest il se trouva en fa de Rabinovitch qu'il connaissait depuis le but de la guerre. Ils étaient contents de se v et échangèrent quelques mots, mais ils ne p vaient dire grand-chose en présence d'Erne

Starr craignit que Rabinovitch étant juif soit moins bien traité que les autres, mais moment après, Kieffer, en passant dans salle de garde, remarqua simplement : « C' un juif russe! »

Il n'y mettait pas, semblait-il, d'intenti malveillante. Starr ne croit d'ailleurs pas Rabinovitch ait été maltraité pendant s séjour avenue Foch.

Ils eurent l'occasion de parler un peu p longuement un jour que Rabinovitch avait amené dans la salle de garde pour choisir livre sur les étagères; mais ils ne furc jamais seuls.

Rabinovitch, alias « Arnaud » (avec Starr avait travaillé pendant quelque tem lors de sa première mission dans le Sud la France) lui apprit qu'il s'était échappé lo que Peter Churchill et Odette furent arrêt Il était retourné aussitôt en Angleterre en p sant par l'Espagne et avait été parachuté u seconde fois. Mais, le poste de radio, par leq le parachutage avait été décidé, était l'un ceux qui étaient aux mains de Kieffer et c ainsi qu'il fut accueilli par le Sicherhe Dienst à son atterrissage. Tout cela le r dait bien amer.

Un soir, tandis que Starr était assis dans salle de garde, Ernest entra avec un hom qu'il venait d'interroger. Starr le reconnut ils s'étaient trouvés ensemble au Depart School lorsqu'ils étaient tous deux sur le po de partir en mission.

— Hello! s'écria-t-il sans réfléchir.

L'homme eut un sursaut.

— Je ne vous connais pas! dit-il.

Il avait été cueilli sur le terrain par Sicherheits Dienst, ayant été parachuté d' gleterre à la suite de messages radio é sur un des postes saisis. On l'avait con directement avenue Foch. En une seco Starr comprit. Les Allemands ignoraient cet homme en était à sa seconde mission France, et s'il avait crié : « Je ne vous nais pas », c'est qu'il avait peur que Starr parle de la première, ce qui aurait amené Allemands à le questionner à ce sujet.

Naturellement, la scène n'avait pas été due pour Ernest, mais il ne manifesta au

(1) « Archambault » comptait sans doute non seulement sur l'absence du « contrôle de sécurité » complet mais aussi sur la différence de frappe de l'opérateur pour donner l'éveil à Londres. Une femme, ex-agent du S.O.E., qui servit comme opérateur-radio, me dit qu'on lui avait appris, à elle et aux autres agents de l'école de radio où elle fit son stage en Angleterre, que la frappe de chaque opérateur sur son poste était aussi personnelle que l'écriture, et que si elle était capturée il était « impossible » à une autre personne d'émettre à sa place sans que l'opérateur recevant en Angleterre ne s'aperçoive de la substitution. Pour plus de sécurité, on procédait à des enregistrements de leurs frappes avant leur départ pour la France, afin que si jamais Londres avait des doutes sur l'authenticité d'une émission, on pût la comparer avec l'enregistrement. L'assurance donnée à tous les opérateurs en mission que Londres serait toujours capable de détecter une fausse émission est un fait dont il faut se souvenir avant de juger sévèrement ceux qui ont révélé leur code...

Ernest, à qui j'en parlai, me confia que même avenue Foch on avait été fort surpris que Londres acceptât sans sourciller les messages apocryphes. Si Ernest ne travaillait pas dans la section radio, il savait cependant que le travail d'un opérateur était toujours suivi attentivement par le service allemand dès qu'il en connaissait la source; peut-être même procédait-il à des enregistrements. En tout cas, c'était toujours un homme qui avait écouté travailler l'opérateur allié lorsque celui-ci était encore en liberté qui se substituait à lui et s'efforçait d'imiter son doigté. Les Allemands s'étaient donné du mal pour ce truquages, mais n'en étaient pas moins surpris de leur propre succès.

(2) Ernest croit toujours que cette convention fut réellement obtenue de Berlin par Kieffer mais annulée par la suite, en Allemagne, pendant la dernière phase de la guerre.

ifêt sur le moment. Il conduisit l'homme
ns une cellule puis revint et demanda :
— Vous aviez l'air de reconnaître cet
mme. Qui est-il?
— Non, je ne le connais pas, répondit Starr,
dû me tromper. Cela venait sans doute de
moustache.
Heureusement Ernest n'insista pas.
Starr s'en voulait d'avoir commis cette bé-
e. Mais un jour ou deux plus tard, l'homme
amené à la salle de garde pour y choisir
livre et en profita pour glisser :
— Je regrette d'avoir dit que je ne vous
nnaissais pas l'autre nuit. Si j'avais su alors
que je sais maintenant, j'aurais dit que je
us connaissais et vous auriez pu m'aider
mme vous le faites pour les autres.
Starr fut très soulagé de voir que l'autre se
ndait compte que l'on pouvait lui faire con-
nce. Par « aide » il faisait sans doute allu-
on aux cigarettes que Starr arrivait à glisser
x prisonniers qui entraient.
Il comprenait que sa position pouvait donner
ne fausse impression, comme celle que lui
vait faite « Archambault », lors de son arri-
ée. Ce qui pouvait créer des incidents regret-
bles comme celui qui se produisit lorsqu'un
risonnier fut conduit dans la salle de garde
près son interrogatoire. Voyant Starr à sa
able, il le prit pour un fonctionnaire alle-
nand. Il vint à lui et déclara :
— Je ferai tout ce que vous voudrez. Abso-
ument tout. *Vraiment*, je le ferai.
— Je suis britannique, répondit Starr.
L'homme, d'après Starr, « n'était pas fran-
ais ».
Lorsqu'il eut terminé les copies « d'arbres
énéalogiques » et autres petits travaux, Kieffer
ui dit qu'il aimerait avoir un portrait. Starr
épliqua que pour faire du bon travail, il avait
esoin du matériel approprié.
Ernest et deux S.S. l'accompagnèrent à son
ppartement d'Issy-les-Moulineaux, afin d'y
rendre ce qui lui était nécessaire. En sortant
e la voiture, Starr s'aperçut qu'Ernest et les
.S. restaient un peu en arrière. Il arriva seul
la porte. Le concierge, ravi de le voir lui
eta les bras autour du cou, en criant :
— Cher monsieur Starr!
Starr dit :
— Attention, j'ai la Gestapo derrière moi.
Ernest à qui rien n'avait échappé, le rejoi-
nit et lui reprocha d'avoir averti le concierge.
tarr, tablant sur le fait qu'Ernest était humain
ui expliqua de la façon la plus franche :
— Vous devez comprendre que vous occupez
e pays par la force et que les Français éprou-
ent un sentiment d'oppression, mais si l'un
'eux accueille joyeusement un Anglais de sa
onnaissance cela ne veut pas dire pour autant
u'il appartient à la Résistance (1).
Tandis que Starr rassemblait son matériel
e dessin, Ernest découvrit un poste de radio
un poste récepteur ordinaire) qu'il décida
'emporter. Les S.S. envahirent alors la cui-
ine et firent main basse sur poêle, casseroles
t autres ustensiles de cuisine. Starr protesta :
— Le poste de radio, c'est de bonne guerre. Mais ma femme va revenir habiter ici dans quelques mois, lorsque les Alliés seront de retour en France et elle aura besoin de ses casseroles. Je veux que vous les remettiez en place.

Ernest ordonna aux S.S. de replacer les ustensiles de ménage où ils les avaient trouvés. Ils repartirent avec le matériel de dessin et le poste de T.S.F.

Kieffer n'avait pas beaucoup de temps pour poser et il donna à Starr une photo pour lui servir de modèle. Il venait de temps en temps voir où en était son portrait et faire quelques commentaires. Il était amical, à sa manière. Le dimanche matin, il faisait la tournée des cellules et distribuait aux prisonniers des biscuits, du chocolat et des cigarettes, en échangeant quelques mots avec eux. La nourriture était en tout cas excellente; les prisonniers étant nourris comme les Allemands.

Starr apprit une nuit que le Sicherheits Dienst avait combiné avec Londres un parachutage qui devait avoir lieu sur un terrain assez proche de la région parisienne. Kieffer n'avait jamais assisté à un parachutage, car la plupart avaient eu lieu assez loin. Mais puisqu'il en avait l'occasion, il se dit qu'il aimerait bien voir cela. Il partit avec un groupe assez nombreux, très surexcité et porteur de son fusil Stein.

Le lendemain matin, Starr apprit qu'il s'étaient trompés de terrain et avaient été fort déçus. Il s'en amusa fort. L'incident lui inspira deux dessins satiriques. L'un montrait les Allemands dégringolant l'escalier, l'air très conquérant; parmi eux Kieffer poussant ses hommes si vivement que l'un deux tombait par-dessus la rampe. En légende : « Der Spruch ist Durch! » (Le message est passé). Sur le second dessin, on les voyait sur le terrain. Tous, sauf Kieffer, las d'attendre s'étaient couchés par terre. Ils étaient recouverts de foin, sauf leurs pieds qui dépassaient. Kieffer, lui, se tenait droit, scrutant le ciel de sa lampe torche. Dans le rayon, il avait saisi un oiseau, un large sourire au bec et les insignes de la R.A.F. peints sur ses ailes... Une grosse fiente descendait droit sur la tête de Kieffer. La légendre était : « Der Abwurf » (Le parachutage).

Starr laissa ses deux dessins sur la table dans la salle de garde.

Quelques jours passèrent. Une nuit, il fut réveillé, vers 2 heures du matin, par Kieffer

(1) Ernest m'a donné sa version de l'histoire, lorsque je le rencontrai. Il était resté en arrière, et un peu de côté, afin que la personne qui ouvrirait ne puisse le voir, tandis que Starr attendait à la porte. Il avait vu deux bras entourer le cou de Starr, mais n'avait pas distingué le visage. Starr avait dit : « La Gestapo est derrière moi » et les deux bras s'étaient retirés comme s'ils avaient été piqués. Ernest s'était alors avancé et avait reproché à Starr de l'avoir empêché ainsi de recueillir peut-être d'utiles renseignements et ils avaient discuté là-dessus un bon moment.

qui ouvrit la porte de sa cellule, alluma et lui demanda brutalement :

— C'est vous qui avez fait cela?

Starr cligna des yeux et répondit :

— Oui!

— *Prima, prima!* s'exclama Kieffer en riant. C'est de première.

Starr apprit le lendemain que les S.S. avaient eu un grand dîner dans un hôtel de Paris. L'un d'eux, qui avait trouvé les dessins sur la table les avaient affichés au mur de la salle à manger juste en face de la table de Kieffer.

★

Comme l'affaire « Prosper » a fait beaucoup de bruit, il est intéressant de citer ce qu'Ernest m'a écrit plus tard à ce sujet :

« Presque toutes les lettres envoyées par « Prosper » et « Archambault » à la direction de la « Section française » à Londres étaient interceptées par notre Service, un photostat en était fait; puis on les renvoyait à leur destination. Grâce à ces lettres (qui contenaient des comptes rendus détaillés des activités du réseau et indiquaient les parachutages projetés), nous avons appris les adresses de « Prosper », « Archambault », « Denise », leur agent de liaison, ainsi que celles de leurs principaux collaborateurs français et de leurs boîtes aux lettres (correspondants). Cela nous permit d'arrêter presque tous les membres du Réseau d'un seul coup. Lorsque « Prosper » se rendit compte de l'étendue du désastre, quand il vit les copies photostatées de ses rapports à Londres ainsi que des messages radio envoyés par « Archambault » et d'autres opérateurs de radio, déchiffrés par nos spécialistes à Paris et à Berlin, il décida de dire toute la vérité en échange d'une promesse formelle de Kieffer, que ni lui ni ses collaborateurs ne seraient tués ou maltraités.

« Je crois qu'il est injuste de considérer « Prosper » comme un traître. Pour le comprendre, il faut d'abord réaliser la situation dans laquelle il se trouvait. Il se voyait trahi et désirait éviter à ses hommes la mort ou les mauvais traitements. J'ai connu « Prosper ». C'était un loyal et très bon Anglais. »

Pour apprécier cette déclaration d'Ernest à sa juste valeur il faut se souvenir que le secteur « Prosper » couvrait la capitale, et avait de nombreuses ramifications. « Prosper » n'était pas seulement l'organisateur de l'équipe anglaise dans la région parisienne, mais il supervisait également tout un réseau de foyers de résistance française reliés entre eux. Le colonel Buckmaster, dans son livre *Specially Employed* dit que « Entre Beauvais et Tours, et entre Chartres et Melun, il avait formé des douzaines de petits groupes qui totalisaient environ 10.000 hommes et femmes... qui étaient heureux de son aide et comptaient sur sa liaison par radio avec Londres. »

Mme Balachowsky, la femme du professeur Balachowsky de l'Institut Pasteur, m'a donné des renseignements qui semblent confirmer déclarations d'Ernest. Le professeur était d'un groupe français travaillant sous les ord de « Prosper ». Ils avaient leur Q.G. à Grign au nord-ouest de Versailles, où « Prosper lui-même ainsi que le reste de l'équipe glaise, « Archambault », « Madeleine » « Denise » avaient également leurs rend vous de travail. Elle me conta que dans quinze jours qui suivirent l'arrestation, 26 juin, de « Prosper », « Archambault » « Denise », environ 1.500 Français avai été arrêtés dans les environs et même tains assez loin. Son mari était du nombre il revint plus tard de Buchenwald — ai que vingt-cinq à trente Parisiens que les B chowsky connaissaient personnellement.

Elle voulut tenter une démarche en l faveur et obtint un rendez-vous avec un cier, avenue Foch, peu après les arrestati Ce dernier parla du coup de filet comme « notre plus belle œuvre », « notre plus b travail en France à ce jour » (*).

Après la guerre, elle se rendit en Anglete pour rencontrer les chefs de la « Fre Section » et leur présenta les documents qu' avait recueillis au sujet de ce désastre. Anglais n'essayèrent pas de discuter les fa Ils avaient l'air désolés et assurèrent qu ne comprenaient pas comment cela avait pu produire.

Avant de jeter la pierre à « Prosper » dont les Balachowsky parlent avec le grand respect — il faut se souvenir des dé rations d'Ernest. Avant la capture de « Pr per », les Allemands savaient à peu près t par les lettres interceptées. Ces lettres complétaient les messages radio — néces rement brefs et rédigés en style télég phique — étaient envoyées, suivant l'habitu par les avions qui, parfois, venaient pren quelqu'un que l'on désirait ramener en gleterre. En tout cas, « Prosper » ne pou révéler que des informations secondaires. Allemands connaissaient l'essentiel de organisation, ses locaux, ses chefs, ainsi les adresses de ses principaux membres, av même de procéder aux arrestations.

« Prosper » livra d'autres hommes à Kieff mais il pensait les protéger, car s'ils avai été arrêtés sans son intervention (il savait t bien qu'ils le seraient tôt ou tard), il n'aur pu faire jouer en leur faveur son march dage avec Kieffer.

Dans une situation désespérée, voyant le céder sous ses pas, il s'en remit à son pro jugement. La fatalité voulut que par la su ces hommes aient échappé à Kieffer et leur sort ait dépendu de fonctionnaires ne se croyaient pas liés par sa promesse l'ignoraient. Ils furent tous exécutés, « Pr per » y compris.

Les Balachowsky me dirent que « Prosper avant même son arrestation, se doutait leurs activités étaient connues des Allema

(*) En français dans le texte.

son retour d'une courte visite en Angleterre, début de juin — quelques jours à peine avant n arrestation — il était très abattu et leur fait confié ses soupçons d'une trahison qu'il arrivait pas à situer. Il avait même hésité, t-il, à revenir en France, mais son devoir hit de revenir auprès de ceux dont il se ntait responsable, ajouta-t-il.

★

La deuxième semaine d'octobre 1943, une risonnière fut amenée avenue Foch. C'était ne jeune fille : « Madeleine » (1), elle était bérateur-radio.

Starr la vit pour la première fois tandis u'on la conduisait à la salle de bains, un latin, et par la suite ils échangèrent des Hello », lorsqu'elle venait dans la salle de arde pour y chercher un livre, mais ils ne ouvaient guère se parler. Il apprit par Ernest t les autres qu'elle refusait de donner le oindre renseignement. Il en conçut un grand espect pour elle.

Une nuit il entendit « Madeleine » pleurer — sa cellule était en face de la sienne. Le natin suivant il se dit qu'il fallait lui faire asser un mot de réconfort. Il pouvait glisser n message dans une crevasse qui existait ntre le mur et une petite cuvette dans les avabos. Le problème était d'entrer en communication avec « Madeleine » pour lui faire connaître la cachette.

Il rédigea son message dans la salle de garde : « Courage, vous n'êtes pas seule. Peut-être trouverons-nous un moyen de sortir l'ici. » Il lui indiquait l'emplacement de la crevasse. Ensuite il fit savoir au gardien qu'il désirait se rendre au lavabo. Il prit avec lui non seulement le billet, mais aussi un crayon.

Comme la porte des lavabos était visible de la salle de garde, la sentinelle ne prenait pas la peine de l'accompagner. Juste avant d'arriver à la porte, Starr laissa tomber le crayon, comme par inadvertance, se baissa comme pour le ramasser, donna un petit coup de pied qui l'envoya rouler plus loin, fit encore semblant de vouloir le ramasser et le repoussa une nouvelle fois du pied. Le crayon roula en tournant le coin du couloir où se trouvaient les cellules. Celle de « Madeleine » était juste après le tournant et comme Starr était déjà baissé, il lui fut aisé de pousser le message sous la porte.

A sa visite suivante aux lavabos, il trouva une réponse. Madeleine le remerciait et l'informait qu'elle communiquait en morse, à travers la cloison, avec le colonel Faye, un Français qui occupait la cellule voisine (2).

Ils se mirent tous trois à échafauder des projets pour s'enfuir ensemble.

Les cellules étaient curieusement conçues, très hautes pour leur largeur et leur longueur, sans fenêtres, mais avec une ouverture carrée au milieu du plafond sur laquelle des barreaux de fer avaient été posés. Au-dessus, une porte de cheminée carrée donnait sur une fenêtre située plus haut. Cette fenêtre devait pouvoir s'ouvrir si on arrivait jusque-là, car on y voyait une espèce de tringle. Le problème était de pouvoir enlever les barreaux.

Un jour la jeune femme qui faisait le ménage, Rose-Marie, entra dans la salle de garde pour annoncer que le rouleau-brosse à tapis ne fonctionnait plus.

Aucun des gardiens ne s'offrit à l'aider, mais Starr se jeta sur l'occasion en déclarant qu'il s'y connaissait. La femme de ménage ayant obtenu la permission d'apporter le rouleau, Starr le retourna sens dessus-dessous et se mit en devoir de le démonter. Lorsque la poussière leur monta au nez, les Allemands s'impatientèrent et demandèrent combien de temps cela allait durer. Il répondit qu'il irait plus vite s'il avait les outils nécessaires. Rose-Marie reçut l'ordre d'approcher sa boîte. Il y avait dedans un tournevis, que Starr aurait bien volontiers subtilisé, mais il n'osa pas, les gardes étaient bien trop intéressés par l'opération.

Starr s'arrangea cependant pour que la réparation ne tînt pas longtemps. Quelques jours plus tard, Rose-Marie revint lui demander s'il voulait bien réparer à nouveau son rouleau. Cette fois, il s'arrangea pour conserver le tournevis mais, pensant qu'il serait dangereux de l'emporter dans sa cellule, il chercha où le cacher provisoirement. Il y avait le chauffage central avenue Foch, aussi n'utilisait-on pas les cheminées; elles étaient fermées par un tablier que l'on pouvait faire glisser pour démasquer le foyer. Travaillant par terre dans le voisinage de la cheminée, il réussit à soulever le tablier sans être vu et à le rabaisser, après y avoir caché le tournevis. Si jamais Rose-Marie se plaignait de la

---

(1) Noor Inayat Khan, George Cross, Member of the British Empire, Croix de guerre avec étoile de vermeil. Elle était moitié indienne, spirituelle et cultivée. Elle avait été amenée en France par avion, le 16 juin 1943, pour travailler dans la région de Paris. D'abord assistante d' « Archambault », elle avait continué son travail après que celui-ci et « Prosper » furent arrêtés. Ses chefs à Londres lui avaient proposé de la ramener en Angleterre, mais elle refusa. Elle travailla seule, tout l'été, en liaison avec les quelques groupes français qu'elle avait pu contacter. Elle mettait et tenait ceux-ci en relation avec Londres, au moyen de son poste de radio — cela jusqu'au 13 octobre, date à laquelle elle fut arrêtée par suite d'une trahison.

Dans sa chambre, les Allemands trouvèrent son poste de radio et un cahier contenant tous les messages échangés entre elle et Londres depuis son arrivée en France. C'est en déchiffrant ces messages que les Allemands ont obtenu son code (les « security checks » se révélant automatiquement par la même étude). Ernest ne croit pas qu'elle ait su que les Allemands se sont servis de son poste par la suite. En tout cas, jamais il ne lui en a parlé. Le lui apprendre n'aurait été qu'une cruauté inutile, car cela n'aurait servi à rien.

C'est en avril 1944 seulement que ses chefs à Londres eurent connaissance de son arrestation.

(2) Léon Faye, colonel breveté de l'armée de l'Air, chef militaire du réseau français « Alliance », fait prisonnier en septembre 1943.

disparition de cet outil et qu'on le découvre à cet endroit, rien ne prouvait qu'il en était responsable. Pourquoi diable aurait-il mis un des outils de Rose-Marie dans la cheminée?

Quelques jours passèrent sans qu'il fût question du tournevis. Starr le reprit et le ficha dans la crevasse, sous la cuvette des lavabos, pour Faye et « Madeleine ». Ils pourraient s'en servir, pensait-il, pour tailler le plâtre dans lequel les barreaux étaient scellés. Un seul barreau enlevé suffirait. Pour lui, le problème était de savoir comment atteindre le cadre dans le plafond. Déplacer son lit au milieu de la cellule éveillerait évidemment les soupçons, aussi se contenta-t-il tout d'abord de le transférer d'un côté de la cellule à l'autre.

Le gardien, lorsqu'il s'aperçut du changement s'en fut chercher Ernest qui demanda la raison de ce déménagement.

— Pour regarder ma chambre sous un autre angle, répondit Starr.

Ernest ne vit là rien de suspect.

Quelques jours après, Starr déménagea de nouveau son lit et le plaça contre le mur du fond, en face de la porte, puis ensuite en coin, et lorsque enfin il l'installa au milieu, le gardien avait pris l'habitude de ses fantaisies.

Starr n'est pas très grand; même en montant sur le lit, il ne pouvait atteindre les barreaux. Il prit donc une chaise dans la salle. Le gardien, le voyant faire, fronça les sourcils et s'en fut encore chercher Ernest.

— Je n'ai rien pour suspendre mes vêtements, expliqua Starr. Je les pose au pied du lit la nuit et cela ne les arrange pas. Je pensais qu'il vous serait égal que je prenne une chaise dans la salle de garde.

— C'est bon! dit Ernest, et on lui laissa sa chaise.

Starr pouvait maintenant atteindre les barreaux. Il découvrit que contrairement à ceux des cellules de « Madeleine » et de Faye, les siens étaient fixés par des vis ordinaires sur un cadre en bois. Il serait facile de les démonter. Mais une autre chose le tracassait; les interrupteurs d'électricité étaient dans le couloir.

Comme les prisonniers aimaient lire la nuit, le gardien de service avait l'ordre de faire une tournée de temps à autre, de frapper à leur porte et de demander à l'occupant s'il voulait qu'on éteigne. Starr pouvait bien rester debout tard et bavarder avec le garde pendant que « Madeleine » et Faye grimperaient dehors, mais ensuite, il lui faudrait sortir lui-même et ce serait une malchance inespérée si le garde faisait sa tournée à ce moment-là. Starr serait obligé de répondre et s'il était à la hauteur du plafond sa voix trahirait naturellement sa position. S'il était sorti, on ouvrirait pour comprendre son silence.

Un jour, il vit un bout de fil électrique et un interrupteur par terre dans un coin de la salle de garde. Il les emporta dans sa cellule. Le garde s'en aperçut et trouvant cela suspect une fois encore il s'en fut chercher Ernest.

— J'aimerais pouvoir allumer et éteindre moi-même, expliqua Starr. La sentinelle ainsi n'aurait plus besoin de venir faire une tournée chez moi.

Ernest trouva l'idée excellente.

Un jour un S.S. ayant laissé sa matraque sur une chaise dans la salle de garde, Starr s'en saisit et la dissimula dans la cheminée pendant que les gardiens tournaient le dos. Il n'était pas très sûr de l'utilité pratique de son trophée et consulta Faye. Faye répondit qu'elle aimerait bien l'avoir. Au bout d'un jour ou deux, le S.S. n'ayant pas fait mine de s'apercevoir de la perte de la matraque, Starr la sortit de sa cachette et la porta dans les lavabos.

Pendant toute cette période, il eut souvent le chagrin de voir arriver de nouveaux prisonniers tombés dans le piège des messages truqués. Les Allemands lui annonçaient: « Nous allons à la rencontre d'un des vôtres ce soir! » C'était une torture de les entendre et de ne pouvoir rien empêcher.

A la lune de novembre un agent, nommé « Antoine »(1), fut parachuté. Ce parachutage avait été combiné par l'intermédiaire du poste « Madeleine ». Les Allemands l'attendaient et ramenèrent « Antoine » à Paris.

En novembre aussi, tandis que se poursuivaient les préparatifs d'évasion, John, alias « Gabriel », l'ex-opérateur-radio de Starr et « Pauline », son agent de liaison, arrivèrent avenue Foch.

— Voici votre ancien chef! dirent les Allemands à John en le conduisant à Starr. Celui-ci ne vit « Pauline » qu'un instant.

John fut logé la première nuit dans la cellule de Starr. Ce procédé inusité lui parut des plus significatifs : deux hommes qui avaient travaillé ensemble n'étaient jamais réunis dans la même cellule même si l'on manquait de place. Il sentait que la situation était extrêmement dangereuse, John s'en rendait compte également. La tentation de parler était terrible, mais sachant que quelqu'un écoutait peut-être derrière la porte ou qu'un microphone pouvait être caché dans la cellule, ils osèrent à peine dire un mot. De toute façon John serait interrogé le lendemain et Starr pouvait l'être de nouveau.

John conta cependant à Starr comment il avait été arrêté (ce qui ne pouvait rien apprendre aux Allemands). Un autre agent avait été envoyé de Londres pour travailler avec lui, mais le poste par lequel l'affaire avait été réglée était aux mains de la Sicherheits Dienst.

(1) Un major sud-africain. Il avait travaillé avec « Madeleine » au début de l'été, était retourné à Londres à la lune d'août, et avait été reparachuté en novembre. Le Sicherheits Dienst l'attendait. Ernest, qui l'interrogea, dit qu'il était très en colère contre les gens de Londres qui l'avaient envoyé. Il semblait croire qu'ils l'avaient sacrifié délibérément, car il les traitait d' « assassins ». En général, tous les hommes qui étaient cueillis à l'atterrissage étaient très amers à l'égard de leurs chefs de Londres. « Madeleine » ne fut autorisée à voir « Antoine » et Ernest était persuadé qu'elle ignorait son retour et son arrestation. Il fut exécuté plus tard en Allemagne.

L'agent de Londres était attendu à sa descente. Ce furent les Allemands qui l'accompagnèrent à son rendez-vous avec John, à qui ils remirent une lettre personnelle qui lui arrivait tout droit d'Angleterre.

Il n'avait pas apporté son poste au rendez-vous et on essaya de lui faire dire où il l'avait caché. John avait été cruellement battu au Q.G. local. Il montra son dos à Starr. Il était de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, car on l'avait fouetté avec une ceinture de cuir. Il avait tellement souffert qu'il craignait, s'ils recommençaient le lendemain, de ne pouvoir résister et de révéler où était son poste.

Après cette première nuit passée ensemble dans la cellule, John fut naturellement interrogé par le personnel de l'avenue Foch. Dans la matinée, Starr dut également descendre au bureau d'Otto, le chef du Departement Radio. John n'était pas dans la pièce. Otto demanda à Starr :

— Alors, vous avez été content de voir votre ami?

— Pas de le voir ici.

— Je pense que vous avez eu une bonne conversation?

— Non. Nous n'avions rien d'intéressant à dire.

— Quoi? Cela ne vous intéressait pas de savoir ce qu'il avait fait de son poste de radio? C'est vous qui êtes responsable; vous êtes son chef.

— Je ne le lui ai pas demandé, et il ne me l'a pas révélé. Nous croyez-vous vraiment assez sots pour tomber dans un piège pareil?

John subit tout une série d'interrogatoires. Son appareil de radio était fort important pour les hommes de Kieffer qui désiraient opérer dans la région de Dijon, comme ils opéraient déjà dans les autres régions.

Mais John ne fut pas maltraité avenue Foch. Il ne révéla jamais où était son poste. Starr est persuadé qu'il ne donna aux Allemands aucun renseignement utile. Le poste « Gabriel » ne travailla jamais pour eux.

La nuit suivante John fut logé dans la cellule voisine de celle de Starr. Au bout de quelques jours, Starr jugea que la surveillance avait dû se relâcher. Par signaux morse, en frappant sur la cloison, il fit savoir à John qu'il avait un plan d'évasion et lui indiqua où trouver le tournevis pour desceller ses barreaux, s'il voulait venir avec eux. Mais John lui répondit qu'il avait donné sa parole d'honneur de ne pas s'évader (1).

Faye et « Madeleine » se passaient et se repassaient le tournevis. Faye fut le premier à desceller un barreau. Puis le tournevis revint à Starr. Ce fut vite fait de retirer les vis et il rendit l'outil à « Madeleine », pour qu'elle achève son travail. Elle devait les prévenir lorsqu'elle serait prête.

Autre problème à résoudre : celui des cordes. Elles étaient indispensables, car, une fois sortis, ils se trouveraient sur le toit d'un immeuble de cinq étages dont il leur faudrait descendre. N'ayant pas de draps, ils seraient obligés de faire des cordes avec leurs couvertures malgré leur fragilité. Comme ils ne connaissaient pas la hauteur exacte des toits, ils décidèrent d'emporter leurs couvertures entières et de les déchirer et nouer ensemble au dernier moment.

Tout en prenant les précautions nécessaires pour assurer le succès de leur plan, Starr estimait qu'il serait prudent de prévoir également le cas où ils échoueraient.

Il en avait terminé, pour le moment, avec la copie des feuilles volantes sur les agents et les équipes, mais on lui avait confié un prodigieux document à dessiner. Il prenait son temps, justifiant sa lenteur par la qualité du travail. Kieffer s'y intéressait vivement, et Starr pensait que s'ils étaient repris, son désir de voir la besogne achevée le retiendrait peut-être de le faire fusiller.

Pendant leurs derniers préparatifs, Ernest avait été blessé et n'était donc plus là (2).

Enfin « Madeleine » fit savoir qu'elle était prête. Le départ fut décidé pour minuit. C'était le 25 novembre.

Starr écrivit une lettre à Kieffer. C'était de bonne politique au cas où leur évasion échouerait :

« Comme vous vous en rendrez compte quand vous recevrez ce pli, nous essayons de nous évader. Maintenant que j'ai l'espoir de ne plus vous rencontrer, j'aimerais vous remercier du traitement que j'ai reçu ici, et vous dire que je ne l'oublierai pas.

« En vous souhaitant bonne chance dans la chasse qui va suivre, nous gardons les meilleures chances pour nous-mêmes.

« Bob. ».

Kieffer, pensait-il, apprécierait l'esprit sportif du message.

Il rassembla ensuite les notes qu'il avait écrites à l'intention de Londres, sur du papier hygiénique, avec tous les renseignements qu'il avait recueillis sur le contrôle allemand des postes de radio.

Il veilla tard ce soir-là, travaillant au portrait de Kieffer et, à l'heure convenue, alors que ses deux camarades étaient sans doute occupés à retirer les barreaux, et à grimper sur le toit, il entreprit d'attirer l'attention du gardien en rassemblant ses affaires avec le plus de maladresse et de vacarme qu'il put. Des bruits suspects lui parvenaient des cellules, mais les gardiens qui n'avaient pas de soupçons, n'y prêtèrent pas attention.

---

(1) Ernest dit que c'était lui qui avait suggéré à Kieffer de demander à certains prisonniers de la « French Section » de donner leur parole d'honneur de ne pas s'évader. Kieffer avait dit : « Mais ils essaieront de s'échapper par tous les trous! » Ernest avait répondu : « Non, pas les Anglais — pas s'ils donnent leur parole. » Kieffer accepta de faire l'essai sur un ou deux prisonniers. Ernest assure qu'en fait, aucun de ceux qui lui avaient donné leur parole n'essayèrent de s'échapper.

(2) Un agent anglais du nom d' « Hercule » lui logea sept balles dans le corps le 19 novembre et Ernest passa plusieurs semaines à l'hôpital.

Lorsque tout fut silencieux, Starr déclara qu'il allait se coucher. Un gardien l'accompagna jusqu'à sa cellule et l'enferma. Il posa aussitôt la chaise sur son lit, grimpa dessus, enleva le barreau déjà dévissé et réussit à se glisser entre les deux autres sur lesquels il monta pour atteindre la fenêtre. Faye était en haut, prêt à l'aider:

— Où est « Madeleine » ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

Ils rejoignirent ensemble par le toit, la fenêtre qu'ils jugeaient devoir être celle de la cellule de « Madeleine » et jetèrent un coup d'œil à l'intérieur. A leur grande déception. la jeune fille travaillait encore fiévreusement à desceller une des extrémités du barreau qui tenait solidement au mur. Sans doute n'avait-elle pas osé le retirer tout à fait auparavant, de peur de ne pouvoir le remettre en place. Ils ouvrirent la fenêtre et à tour de rôle se penchèrent pour l'aider. Ils y passèrent deux heures, sinon trois. Le tournevis râclant contre le fer faisait un bruit effroyable et ils craignaient à chaque instant d'être surpris. Enfin le barreau céda, Faye hissa Madeleine dehors et l'embrassa.

Ils avaient la certitude que l'un des bâtiments mitoyens était occupé par le Sicherheits Dienst et craignaient que l'autre ne le fût également. Ils décidèrent par conséquent de marcher le long des toits d'une rangée de maisons qui longeait d'un côté la cour du 84 et de l'autre une rue qui formait angle droit avec l'avenue Foch. Malheureusement, les toits étaient très en pente; il était impossible de passer au sommet qui se trouvait sur le versant du côté cour.

Par contre, à l'autre extrémité, les maisons avaient des toits plats. Peut-être par là pourraient-ils gagner la rue. Mais pour atteindre ces maisons, il fallait longer toute la cour sur une corniche de 20 à 30 centimètres de large. Encombrés de couverture, ils avançaient avec d'autant plus de difficultés que la corniche était légèrement en pente. Faye était en tête, « Madeleine » suivait, Starr fermait la marche.

A l'extrémité, ils trouvèrent une construction circulaire qu'il fallut escalader.

De l'autre côté, c'était le vide. Les trois fugitifs déchirèrent quelques bandes de couverture — pas trop, car il leur en faudrait d'autres pour des nouvelles descentes possibles — les nouèrent ensemble et en attachèrent un bout à une barre de fer fixée au mur. Puis ils se laissèrent glisser. Faye ne pouvait pouvait réprimer sa joie : « Nous y sommes, nous sommes sortis. »

A cet instant précis, une sirène retentit. Leurs cœurs cessèrent de battre! Chaque fois qu'il y avait alerte, le gardien faisait la tournée des cellules; leur absence allait être découverte. Ils se hâtèrent. Mais tout à coup, du quatrième étage du 84, des lampes-torches balayèrent les toits.

Tous trois se jetèrent à plat ventre. Les torches s'éteignirent. Ils se relevèrent d'un bond et reprirent leur course.

Ils avaient gravi un petit escalier en fe surplombant maintenant la rue de la hautei d'un quatrième étage. Une fenêtre au-dessou d'eux formait une sorte d'avancée. Ils déc dèrent de l'atteindre. Tandis que Faye « Madeleine » fabriquaient un supplément d corde, Starr redescendit l'escalier de fer enterra ses précieuses notes dans des pots d fleurs qu'il avait remarqués. S'ils étaient ré pris, ce qui semblait maintenant certain, ce notes, trouvées sur lui, aggraveraient encor son cas. Il rejoignit ses compagnons. Fay abandonna la matraque qui l'embarrassait, descendit le premier, brisa la vitre de la fe nêtre avec son coude et pénétra dans la mai son. « Madeleine » le suivit, puis Starr.

A l'intérieur régnait une obscurité d'encr ensuite ils empruntèrent un interminable e calier en colimaçon. A leur grand soulagement aucune lumière ne s'alluma, personne ne sort pour leur demander ce qu'ils faisaient. Il parvinrent enfin au rez-de-chaussée, où i trouvèrent la porte d'entrée qu'ils ouvriren

Hélas, leurs espoirs s'évanouirent : il étaient dans un cul-de-sac, fermé par u énorme mur de briques.

De l'autre côté, des hommes avec de torches passaient et repassaient. Les S.S avaient établi un cordon autour du pâté d maisons.

Les chances des fugitifs étaient des plu faibles, mais cependant d'après Faye on d vait essayer de passer à travers le cordo Ils se mirent donc à ramper en rasant le mu leurs souliers suspendus au cou.

Lorsqu'ils parvinrent au coin, Faye fit u bond en avant. Les mitraillettes commen cèrent à crépiter. Il fut saisi et emmené.

« Madeleine » se retourna. Elle regard Starr comme pour lui demander : « Que fa sons-nous maintenant? »

Il lui toucha le bras et fit un mouvement d la tête pour indiquer qu'il valait mieu faire demi-tour.

Retrouvant la porte encore ouverte de l maison d'où ils étaient sortis, ils grimpèren jusqu'au premier. Une porte s'ouvrait sur c qui semblait être un salon. Toujours dan l'obscurité, ils tâtonnèrent, s'assirent à côt l'un de l'autre sur ce qu'ils pensaient être u divan. Starr et elle échangèrent quelques mot en chuchotant.

Tout à coup une voix cria :

— Qui êtes-vous? Que faites-vous? Etes vous des voleurs?

En se retournant, ils purent distinguer l tête d'une femme qui se penchait sur l rampe de l'escalier.

Des lumières s'allumèrent. Un bruit d bottes se fit entendre dans l'escalier. Le S.S. étaient là.

Madeleine et Starr furent ramenés au 8 Kieffer s'avança vers eux dans un état d rage indescriptible : « Vous allez être fusillé tous les trois. » Sur le palier du quatrièm étage, on les aligna ensemble avec Faye, pou l'exécution.

— Je n'ai fait que mon devoir, déclara aye.

Un des S.S. le frappa sur la bouche.

Les automatiques se levèrent, mais avant de onner l'ordre de tirer, Kieffer fit fouiller les risonniers. Dans une des poches de Starr, un S. trouva la photo de Kieffer — celle qui i servait pour exécuter le portrait — il la ndit à son chef.

— Pourquoi emportiez-vous ma photo avec ous? demanda Kieffer.

— Un petit souvenir, répondit Starr.

Un très léger sourire en coin parut sur le isage de Kieffer, puis disparut.

— J'ai laissé une lettre pour vous, reprit tarr. Vous la trouverez dans ma cellule.

Kieffer envoya immédiatement un de ses hommes la chercher. On attendit son retour.

Mais après tous ces délais, faire abattre de sang-froid les trois fugitifs devenait beaucoup plus difficile. Le S.S. revint avec la lettre. Kieffer la lut. Il était visible que celle-ci le touchait. Mais sa fureur n'était pas encore tombée. Il fixait maintenant les trois têtes alignées contre le mur devant lui allant de l'un à l'autre. Starr pendant ce temps étudiait le visage de l'Allemand. Une grande bataille se livrait dans l'âme de Kieffer. Enfin, au lieu de donner l'ordre de tirer, il décida :

— Qu'on les enferme en haut; on verra plus tard, dit-il.

# 5. — PAROLE D'HONNEUR

Les trois prisonniers furent alors séparés. Starr, pieds et mains attachés par des menottes, fut porté dans sa cellule, et déposé par terre, d'où il pouvait contempler la fenêtre tentatrice. Ses menottes étaient si serrées qu'il lui était impossible de se mettre debout; il ne pouvait se déplacer qu'en rampant sur le plancher.

Le lendemain matin, un S.S. ouvrit la porte. Il tenait à la main la matraque que Faye avait abandonnée sur le toit. Penché au-dessus de Starr, il s'exclama en ricanant :

— Alors! C'est avec ça que vous vouliez nous frapper, n'est-ce pas?

Et il se mit à le matraquer. Heureusement, quelqu'un au bout d'un moment fit cesser ce supplice.

Plus tard, Starr fut transféré dans l'ancienne cellule de Faye — il ignorait ce que l'on avait fait de ce dernier.

Les barreaux avaient été remis en place. On le laissa là, toujours avec les menottes et pendant les quinze jours qui suivirent il ne vit personne à l'exception des gardiens. Ses menottes ne lui étaient jamais retirées, même pour le repas. La nourriture était déposée à sa portée. Il s'asseyait comme il pouvait et arrivait, à force de manœuvres, à porter les aliments à sa bouche. De temps à autre, il cognait contre la porte, les gardes venaient, le soulevaient, le mettaient sur ses pieds et moitié aidé, moitié porté, le conduisaient aux lavabos.

Au bout d'une quinzaine, on le libéra de ses menottes. Il fut escorté, tout enkylosé, jusqu'au bureau de Kieffer, à l'étage inférieur.

Kieffer lui demanda s'il était disposé à terminer la copie du grand document (ce qu'il accepta) et s'il donnerait sa parole d'honneur de ne plus essayer de s'évader. Starr qui s'était arrangé pour être transféré de Fresnes à l'avenue Foch dans l'intention d'obtenir des informations et de s'échapper pour les rapporter à Londres, pensa que tout ce qu'il avait appris rendait ce devoir encore plus impératif. Il fallait renseigner ses chefs sur le truquage des émissions-radio par les Allemands, empêcher que l'on n'envoie d'autres hommes se faire cueillir les uns après les autres, sur les terrains de parachutage, par le Sicherheits Dienst. Starr se trouvait placé devant un dilemme. S'il refusait de donner sa parole d'honneur, il serait envoyé dans un camp de concentration en Allemagne ou dans une prison. Il n'aurait plus aucune chance d'expédier le moindre message en Angleterre. Par contre, s'il demeurait avenue Foch, il pourrait peut-être trouver un moyen de faire parvenir des informations sans s'évader lui-même — par exemple en les confiant à un autre prisonnier qui n'aurait pas donné sa parole ou peut-être même à un employé.

Il répondit lentement :

— Tant que vous me garderez *ici*, je vous donne ma parole d'honneur que je n'essaierai pas de m'évader. Si l'on m'envoie ailleurs, cette parole ne tiendra plus.

Kieffer accepta, mais ajouta que si Starr manquait à sa parole, douze autres membres de la « French Section » seraient fusillés.

Starr reprit sa place dans la salle de garde. Il ne put jamais savoir ce qu'étaient devenus « Madeleine » et Faye (1).

Quelque temps après, comme Ernest était toujours à l'hôpital, on fit de son bureau à l'étage supérieur, la salle de garde, tandis que l'ancienne salle de garde, trop petite, devenait l' « atelier » de Starr dans la journée. Il travaillait toujours à la même table, mais il était maintenant seul, et par conséquent moins au courant que naguère de ce qui se passait dans la maison. Comme il avait donné sa parole, on lui permit de laisser la porte ouverte, ainsi il pouvait suivre les allées et venues des gens. Ses gardiens le surveillaient de l'ancien bureau d'Ernest, mais il n'avait plus la possibilité d'échanger quelques paroles avec les prisonniers lorsqu'ils attendaient avec les gardes.

Les seuls endroits où il fût libre d'aller seul étaient son « atelier », sa cellule, les lavabos et la salle de bains. S'il avait à descendre un étage, un garde le suivait revolver au poing.

Quelque temps après qu'il eût donné sa parole, Kieffer vint le trouver, l'air très abattu, pour lui annoncer que quelque chose de terrible venait de se produire. Le Sicherheits Dienst avait un immeuble place des Etats-Unis où se trouvaient quelques prisonniers de la « French Section ». Deux d'entre eux avaient donné à Kieffer leur parole de ne pas s'échapper. Il leur avait dit, comme à Starr, que si l'un d'eux y manquait, douze membres de la « French Section » seraient fusillés.

L'un venait de s'évader. Kieffer allait être obligé de mettre sa menace à exécution et de trouver les douze hommes à fusiller :

— Peut-être serez-vous parmi eux, dit-il.

— Tant pis! répondit Starr.

Si quelques hommes furent fusillés, la chance favorisa Starr. Il ignora ceux qui furent désignés.

Un soir, un groupe d'Allemands, dont l'un se nommait Placke, parlèrent devant lui d'un restaurant où ils venaient de dîner. En plaisantant, Starr leur demanda :

— Pourquoi ne m'emmeneriez-vous pas dîner dehors?

— En effet, répondit Placke, *pourquoi* n'emmènerions-nous pas Bob dîner en ville?

Ils en parlèrent à Kieffer. A leur grande surprise et surtout à celle de Starr, Kieffer accepta :

— D'accord, dit-il, à condition que vous ne soyez pas moins de cinq à l'accompagner et que vous ne le quittiez pas d'une seconde.

Au jour fixé, ils descendirent donc tous ensemble. Quoique ce fut convenu, Placke était un peu nerveux :

— Je sais, dit-il, que vous avez donné votre parole d'honneur au Stürmbannführer (Kieffer), mais je serais heureux si vous vouliez bien me la donner personnellement pour ce soir.

Starr répondit qu'il l'avait donnée et qu'une fois suffisait.

Ils gagnèrent en voiture un restaurant élégant où une table pour six les attendait. Ils commandèrent ce qu'il y avait de meilleur au menu et finirent par des cigares.

Cette sortie devait engendrer une série d'incidents dont Starr ne se souvient pas exactement de l'ordre dans lequel ils arrivèrent.

Placke s'était substitué à un officier de « French Section », parachuté dans le Nord de la France pour organiser un secteur autour de Saint-Quentin. Celui-ci avait été cueilli par les Allemands dès son atterrissage. Un message avait été expédié à Londres pour annoncer qu'il était « bien arrivé », et depuis, Placke était à la tête de ce secteur de la « French Section ». Son réseau était formé d'authentiques résistants français et en liaison avec d'autres réseaux. Il n'avait pas trop l'aspect d'un Allemand et parlait l'anglais assez couramment pour comprendre un Français qui par politesse lui aurait parlé dans sa « propre » langue.

Il était évident que les Allemands avaient intérêt à laisser un tel réseau se développer sous leur contrôle jusqu'à ce qu'il atteigne une certaine importance, plutôt que d'arrêter au départ une poignée de résistants. Et du côté français, le fait que des armes étaient vraiment parachutées — comme le promettait Placke — constituait la preuve que le chef était vraiment un envoyé de Londres (2).

Un jour un avion anglais fut abattu dans le secteur de Placke. On demanda à Starr s'il pourrait l'accompagner afin d'identifier le corps. Il y avait bien peu de chances qu'il puisse le faire, et si jamais il en reconnaissait un, par hasard, il pourrait toujours le nier.

---

(1) Le matin qui suivit leur tentative d'évasion on avait demandé à « Madeleine » et à Faye de donner leur parole d'honneur. Ayant refusé, ils furent dirigés sur l'Allemagne le même jour, 2 novembre 1943. Ils voyagèrent ensemble jusqu'à Baden, puis furent séparés. Ils arrivèrent : « Madeleine » à Pforzheim, Faye à Bruchsal. Ils devaient rester enchaînés, mais le personnel de la prison retira les chaînes de « Madeleine » au bout de quelque temps. Ils furent exécutés, « Madeleine » le 12 septembre 1944 à Dachau, Faye le 3 janvier 1945 à Sonnenburg.

(2) Ernest me raconta que — conséquence secondaire de cette situation — les Français amenèrent plusieurs fois à Placke des aviateurs anglais égarés qu'ils avaient cachés chez eux. Ils lui demandaient de les faire rapatrier par des avions de la R.A.F. C'était là un cas que Placke n'avait pas prévu. Tout d'abord, il ne sut que faire. Naturellement les fugitifs furent faits prisonniers, mais c'étaient des militaires et non des agents secrets. Le Sicherheits Dienst ne pouvait normalement les garder. Ernest pense qu'ils furent envoyés dans des camps de prisonniers de guerre et non dans des camps de concentration.

cepta. Ils prirent une voiture et partirent accompagnés de deux S.S. En route, Placke s'arrêta quelque part pour emmener une femme. A quelque distance de Paris, ils s'arrêtèrent devant un immeuble. Placke y pénétra avec la femme. Quand il sortit, il était fort tard et ils jugèrent que le temps de regagner l'avenue Foch.

Placke raconta une histoire à dormir debout à Kieffer. Les deux S.S. gardèrent bouche cousue et Starr resta également muet. Ce ne fut pas la seule fois où Placke mentit à son chef.

Un autre jour, on demanda à Starr s'il voulait bien accompagner un groupe du Sicherheits Dienst sur un terrain où un parachutage devait avoir lieu. Il pensa que sa présence sur le terrain ne pourrait être d'aucune utilité au Sicherheits Dienst mais qu'il respirerait un peu d'air frais. S'il donnait l'impression d'être de bonne volonté, il y gagnerait peut-être une plus grande liberté d'action et cette liberté d'action lui était nécessaire pour passer des informations à Londres. Il se rendait compte aussi que les Allemands ne lui avaient demandé de les accompagner que pour créer une atmosphère psychologique qui l'amènerait peu à peu à faire quelque chose d'effectif pour eux.

Ce soir-là, d'ailleurs, ils attendirent en vain une bonne partie de la nuit. Aucun avion ne vint.

Un autre jour, ils l'informèrent que Londres leur demandait de trouver un terrain d'atterrissage pour un avion — un Hudson, si les souvenirs de Starr sont exacts. Ils ignoraient quelle longueur de terrain était nécessaire pour ce type d'avion. Il dut les accompagner. Ils comptaient sur lui pour les aider à trouver un terrain convenable.

Parmi eux se trouvait Goetz, du département de radio. Ils repérèrent très rapidement un vaste champ. Il fallait que Starr découvre un prétexte valable pour les dissuader de le choisir. Il ne trouvait rien et se contenta d'une grimace qui pouvait laisser entendre qu'il n'était pas tout à fait convaincu. Le hasard voulut qu'un groupe d'Allemands vint à passer sur la route; ils étaient cantonnés sans doute dans le voisinage.

— Ce terrain ne convient pas du tout, dit-il.

— Pourquoi?

— Trop de Boches!

Goetz fut vexé :

— En voilà assez, dit-il, de vos impertinences.

Le mot « boche » l'avait piqué au vif. Mais ils repartirent.

Ils se promenèrent de champ en champ. Starr trouvait des défauts à chacun. Le jour tombait; il devenait de plus en plus difficile de distinguer le terrain. Les Allemands étaient fatigués et grincheux.

En fin de compte, Starr fit arrêter la voiture en bordure d'un immense champ, il descendit, alla jusqu'à la barrière puis traversa le champ avec un des hommes. Le terrain était très accidenté et tellement dénivellé qu'aucun avion n'y pourrait atterrir. Il y avait deux ou trois machines agricoles au beau milieu. Starr avait remarqué enfin un poste d'écoute allemand sur la route, de l'autre côté du champ. Sachant que la R.A.F. photographiait toujours un terrain avant d'y faire atterrir un avion il était sûr que les spécialistes, à Londers, s'opposeraient à ce choix, lorsqu'ils verraient le cliché — sur lequel le poste d'écoute apparaîtrait.

— Ce terrain fera l'affaire, dit-il avec assurance aux Allemands.

Trompés sans doute par les dimensions du champ, ils se rangèrent à son avis. Lorsqu'ils remontèrent en voiture, l'un d'eux nota soigneusement l'endroit sur une carte.

Non seulement aucun avion de la R.A.F. ne viendrait sur ce terrain, mais Starr espérait que les gens de Londres se demanderaient pourquoi un de leurs agents l'avait choisi et devineraient un piège. Peut-être même seraient-ils capables de comprendre qu'au moins un de leurs postes de radio était aux mains des Allemands.

Pendant ces sorties, il craignait toujours de commettre une bévue. Il eût été sûrement moins hasardeux de rester tranquille dans sa cellule.

Une fois dehors on ne pouvait savoir quel incident imprévu allait surgir. Même en se surveillant, il était à la merci d'une gaffe. Mais l'imprévu pouvait aussi être favorable et lui fournir l'occasion d'éveiller l'attention de Londres en montrant clairement que tout ne tournait pas rond dans les réseaux français.

Il n'avait certes pas choisi le chemin de la facilité : la route qu'il s'était tracée était semée d'embûches et exigeait une attention vigilante. Tous ses actes pouvaient avoir des conséquences graves, et en admettant qu'il commît une erreur dont pourraient bénéficier les Allemands, le jeu en valait encore la chandelle, s'il restait la moindre possibilité d'informer Londres de la situation réelle.

Un jour Kieffer lui apporta un poste de radio d'aspect minable. Il se plaignait d'avoir demandé à Londres, par une des radios qu'ils contrôlaient, qu'on lui envoie un appareil de qualité et en retour cette misérable chose avait été parachutée d'un Mosquito. Il le posa devant Starr et lui demanda :

— Que pensez-vous que cela signifie?

Starr avait vu des postes semblables en Angleterre, lorsqu'on lui avait montré une « section d'art du camouflage ». C'était là ce qu'il y avait vraiment de mieux : un des tout derniers types, mais camouflé dans la caisse d'un vieux modèle démodé.

Il fit semblant, quelques instants, d'être perplexe, puis éclata de rire.

— Pourquoi riez-vous?

— L'humour anglais! Ne voyez-vous pas? Ils ont dû enfin se rendre compte que c'est vous qui transmettez. Si les rôles avaient été renversés, je suppose que vous auriez lâché une bombe sur le groupe de réception. Ç'aurait

été la conception allemande d'un bon tour. Nos hommes ont préféré vous expédier cette petite horreur tout simplement pour que vous sachiez qu'ils sont au courant!

Kieffer n'était pas très satisfait de l'explication. Il fit parvenir un message à Londres en répétant qu'il avait réclamé un poste de tout premier ordre et demandant ce que signifiait cet envoi. Londres répondit en expliquant avec complaisance qu'il fallait découvrir le vrai poste derrière le cadre de camouflage. Kieffer en fit part à Starr en gloussant de joie.

Une autre fois, le prisonnier dut accompagner en voiture Placke et quelques autres pour leur montrer le genre d'ouvrages que la « French Section » saboterait de préférence. Londres devait réclamer des sabotages dans ce secteur, et Placke désirait, sans doute faire sauter un ouvrage vraiment important, pour se donner l'air d'avoir fait quelque chose.

Starr attira son attention sur un certain nombre d'objectifs — ponts, voies de chemin de fer. Au retour, il fit un rapport pour Placke. Mais comme il avait été le seul à prendre des notes, ce fut un jeu d'enfant pour lui de brouiller les cartes. Il indiquait un terrain vallonné là où il était plat, des bois, où il n'y en avait pas, des voies ferrées où elles n'avaient jamais passé. Si Placke voulait les retrouver pour les faire sauter, il aurait du mal, et s'il se contentait d'envoyer à Londres une liste des ouvrages prétendus détruits, les Anglais auraient vite fait, en cherchant les emplacements sur les cartes détaillées qu'ils possédaient, de se rendre compte que l'histoire n'était pas très catholique.

Les Allemands demandèrent un jour à Starr un travail plus sérieux. Placke avait reçu un message de Londres annonçant l'arrivée d'un avion au-dessus de son secteur. Un des passagers lui parlerait par S-Phone (1). Le fait même de parler en vol sans déposer personne à terre prouvait que Londres commençait enfin à se méfier de ce secteur. Starr espérait que ses efforts pour saboter l'œuvre de Placke avaient enfin porté leurs fruits.

L'anglais de Placke n'était pas assez bon pour tromper un Anglais. S'il parlait lui-même, son jeu serait percé. On avait songé à Starr pour tenir son rôle. Il répondit qu'il devait réfléchir. C'était environ quinze jours avant la date prévue pour le passage de l'avion.

L'affaire demandait, en effet, mûre réflexion. S'il prenait le S-Phone, il serait en contact direct avec l'envoyé de Londres, et pourrait le mettre au courant de la situation. Mais les Allemands comprenaient l'anglais et l'arrêteraient avant qu'il n'eût fini. Il essaya de composer une phrase très courte, mais aucune ne l'était assez pour lui permettre d'exprimer tout ce qu'il voulait dire, avant qu'une main ne s'abatte sur sa bouche pour le faire taire. L'occupant de l'avion penserait simplement que le S-Phone fonctionnait mal. Il fallait trouver autre chose.

Les jours suivants, à différentes reprises, on lui demanda s'il acceptait :

— J'y réfléchis, répondait-il.

Les Allemands, persuadés qu'ils arriveraient à le convaincre, ne modifièrent pas leurs plans. Le grand soir arriva enfin. Au moment où on venait le chercher, Starr déclara tranquillement :

— J'ai bien réfléchi. Je refuse.

Ils furent exaspérés. Ils avaient un homme qui parlait mieux l'anglais qu'aucun de ceux qui étaient là, mais ils l'avaient envoyé en mission deux ou trois jours auparavant.

Ils décidèrent que von Kapri, qui appartenait à la section radio, parlerait à sa place.

— Vous prendrez les écouteurs, dirent-ils à Starr. Vous pouvez bien faire cela, n'est-ce pas? Vous nous direz si vous reconnaissez la voix de l'homme de l'avion.

Il n'y avait pas grand mal à cela. Ce pouvait même être intéressant d'entendre ce qui se passait. Et si, par hasard, Starr reconnaissait la voix, il pourrait toujours le nier.

Ils arrivèrent sur le terrain. On entendit le bourdonnement. L'avion approchait. Von Kapri prit le S-Phone et Starr un écouteur. De l'avion quelqu'un se mit à parler. Von Kapri prononça quelques mots. Son accent allemand était parfaitement reconnaissable, malgré ses efforts. L'homme de Londres ne répondit pas et l'avion s'en retourna. Starr se sentit très soulagé : cette histoire mettrait sans doute fin au petit jeu de Placke dans le Nord.

★

Après cet échec, les Allemands cessèrent de le harceler pour qu'ils les accompagne. Sans doute avaient-ils enfin compris.

Mais le truquage des émissions continua. Il coûta aux Anglais comme aux Français de nombreuses vies humaines. L'un des drames les plus effroyables fut la fin du réseau de Résistance que les Allemands avaient laissé se développer autour de Placke. Tous les Patriotes arrêtés furent fusillés.

La veille de Noël, ou peut-être celle du Nouvel An, Kieffer monta, quelques minutes avant minuit, chez Starr avec un plateau chargé d'une bouteille de whisky, d'une bouteille de gin et de trois verres. Il fit sortir John de sa cellule, remplit les trois verres, leva le sien et dit : « Bonne santé. » Ils burent ensemble. Kieffer laissa les bouteilles et autorisa Starr et John à rester ensemble aussi tard qu'ils le désiraient. Ils en profitèrent, mais prirent bien garde à leurs propos de peur des oreilles indiscrètes.

Starr avait terminé sa grande carte depuis quelque temps. En novembre et décembre, il avait été très occupé à dessiner les cartes de Noël et du Nouvel An que le Stürmbahnführer et d'autres membres de l'état-major destinaient à leurs familles. Il en avait fait un

(1) Appareil permettant de parler du sol avec les occupants d'un avion en vol.

si de sa propre initiative, pour l'offrir à ffer. Il la lui remit le matin du 1er janvier. l'extérieur, une simple date : 1944. Kieffer rit la carte. Un soldat anglais en *battle-ss* en jaillit, pointant sur lui sa baïonnette. Kieffer ne parut pas trouver cela très drôle. regardait Starr avec une expression presque xieuse.

— Le croyez-vous vraiment? demanda-t-il.

Starr assura qu'il en était persuadé.

Kieffer ne discuta pas. Il s'était assombri.

En janvier, Ernest revint, mais Starr le vit ins souvent.

Starr n'avait pas pu se faire couper les cheux depuis son arrestation en juillet, ils lui scendaient maintenant à mi-cou. Kieffer venir un coiffeur. Par une coïncidence traordinaire, c'était le coiffeur chez qui arr allait avant la guerre... L'homme sursuta en le voyant et, tout en le coiffant murura : « Je pourrais transmettre un message ur vous. »

Cette offre était un peu rapide pour être cère. De plus, l'expression du coiffeur n'insrait pas confiance. Starr répondit, un peu oidement :

— Non, merci. Cela n'en vaudrait pas la ine (1).

Il pensait parfois à la promesse de Buckaster de n'abandonner ses collaborateurs en ucune circonstance. Il allait à la fenêtre qui onnait sur l'avenue Foch. Parfois il s'imaginait qu'une des personnes assises sur les naises dans les jardins surveillait la maison. essayait alors de se montrer et de faire des gnes; les Allemands l'obligeaient alors à uitter la fenêtre. Il n'eut jamais de réponse ses signaux.

Le poste de radio fonctionnait presque sans rrêt dans sa cellule, comme dans la salle de arde. Il pouvait tourner les boutons à son ré, mais il était défendu de prendre d'autres tations que celles sous contrôle allemand. n jour, ayant écouté tout seul pendant quelues temps, il demanda d'un air anxieux aux llemands lorsqu'ils revinrent :

— Est-ce que vous me descendrez aux abris vec vous?

— Quoi! que voulez-vous dire?

— Eh bien! je sais qu'il est défendu 'écouter des stations qui ne sont pas conrôlées par vous, mais je viens d'entendre les ouvelles de la B.B.C. en français. « Ils » isent qu'ils vont bombarder l'avenue och (2)!

Personne ne douta un instant qu'il eût réelment entendu cet avertissement et personne e se donna la peine de vérifier ses dires. amais, jusqu'alors, on n'avait interrompu le ravail lors des alertes. Désormais chaque fois ue les sirènes hurlaient, chacun descendait aux abris et ne remontait qu'après l'alerte. On laissait alors les prisonniers enfermés dans les cellules.

Starr écoutait parfois la B.B.C. lorsqu'il n'y avait pas d'officiers dans les environs. Les gardes ne protestaient pas. Il parvint même à les impressionner en leur donnant des nouvelles avant qu'elles ne soient publiées par les Allemands. Au début, ils se moquaient de lui et de ce qu'ils appelaient ses « inventions », mais quand ils virent ses nouvelles confirmées par les informations allemandes, ils lui accordèrent plus de crédit.

Quelques-uns de ces hommes étaient Russes, ou plus exactement Géorgiens. Ils avaient été enrôlés dans les S.S. et furent ravis lorsque Starr parvint à avoir pour eux les nouvelles en russe. Ils n'avaient jamais osé prendre eux-mêmes les stations défendues, mais s'il le faisait, c'était son affaire. Ils s'approchaient de sa cellule pour écouter. Lorsqu'ils furent en confiance, il put faire un peu de propagande, interprétant les événements sous un jour favorable aux Alliés.

Quelques officiers n'ignoraient pas qu'il prenait la B.B.C. Ernest lui-même venait à la porte et demandait :

— Quelles sont les nouvelles, Bob?

Un jour, comme il tournait les boutons, il entendit un orchestre jouer le *God save the King*. Il ne put résister à la tentation de tourner le bouton à fond et l'hymne anglais retentit d'une manière assourdissante à travers l'avenue Foch. Kieffer entra en trombe :

— Arrêtez cette musique d'église! cria-t-il. (Les Allemands ont, en effet, un hymne sur ce même air.)

L'hiver fit place au printemps. L'anniversaire d'Hitler fut observé par l'état-major avec la dignité qui convenait. On fit descendre Starr dans le bureau de Goetz, pour une raison dont il ne se souvient pas. Il trouva tous les officiers assis autour d'une table, en grand uniforme, arborant toutes leurs décorations, leurs cols durs montant jusqu'au menton, très raides sur leurs chaises, l'air plutôt mal à l'aise.

Cela lui parut si cocasse qu'il ne put résister. Se redressant aussi, il fit le salut nazi — pour la première et la dernière fois de sa vie — mais en criant : « Heil Churchill! »

Ils éclatèrent tous de rire. Placke surtout était très amusé. Lorsqu'il vint un moment après dans la salle de garde, il fit le salut à Starr avec un large sourire en disant aussi : « Heil Churchill! » Il tournait la plaisanterie si drôle qu'il la réédita plusieurs fois.

Pendant tout son séjour avenue Foch, Starr ne vit ni n'entendit jamais torturer personne, mais les nouveaux prisonniers qu'on amenait avaient été souvent très maltraités dans les Q.G. de province où ils avaient subi leurs premiers interrogatoires, et craignaient pis encore en arrivant avenue Foch. Un jour, un Français, Pierre Brossolette, qui appartenait à un réseau gaulliste, fut conduit dans la salle de garde. On lui dit de s'asseoir. Il obéit, puis

(1) Après la guerre, il chercha la boutique de e coiffeur. L'homme avait disparu.

(2) La B.B.C. annonçait parfois dans ses émisions françaises les objectifs que les alliés avaient intention de prendre pour cible afin de permettre ux habitants du voisinage de s'enfuir.

se releva et s'approcha de la fenêtre. Les gardes n'y firent pas attention : il grimpa sur le rebord de la fenêtre et sauta dans le vide. Tout se passa si rapidement qu'ils ne purent intervenir. Starr les vit tous se précipiter dans l'escalier. Lorsqu'il sut ce qui s'était passé, il pensa que l'homme s'était tué sur le coup après cette chute de cinq étages; mais on lui apprit qu'il n'était que grièvement blessé. Il fut transporté à l'hôpital où il mourut peu après.

A la suite de ce drame qui laissa une impression pénible, toutes les fenêtres de l'étage supérieur furent grillagées.

Un jour, un groupe de femmes venant de Fresnes et peut-être aussi d'ailleurs, attendait dans la pièce qui avait été celle d'Ernest. Starr put les voir et leur donna un peu de chocolat. « Pauline » et Odette étaient parmi elles. Plus tard, elles partirent pour une destination inconnue (1).

Il vit aussi son ami Maurice Southgate (2) qu'il avait rencontré pour la dernière fois à Clermont-Ferrand peu après son arrivée en France. Cette seconde rencontre eut lieu en mai. C'était à la fin de l'après-midi. Starr était assis sur une chaise dans sa cellule-atelier, la porte ouverte. Il vit Southgate passer pour aller aux lavabos. Une minute ou deux plus tard, Southgate revint et comme il se trouvait en face de Starr, il le reconnut. Ils étaient amis d'enfance — Starr avait alors douze ans — leurs parents étaient liés d'amitié.

Southgate pâlit voyant Starr bien à son aise, la porte ouverte, fumant une cigarette et portant une cravate (ce que les autres prisonniers ne pouvaient faire).

Southgate fut ensuite conduit à la salle de garde — Starr apprit plus tard qu'Ernest l'avait interrogé la journée entière. On lui donna un matelas pour s'étendre la nuit.

Starr avait compris le choc ressenti par Maurice en le voyant. Il aurait voulu pouvoir lui donner des explications, mais il lui était impossible de parler à voix haute sans que d'autres l'entende. Il se mit donc à siffler quelques mesures du *God save the King*.

Plus tard, lorsqu'ils eurent l'occasion de parler, Maurice l'assura qu'il avait très bien compris le sens du message et qu'il en avait été réconforté.

Pendant l'interrogatoire de Southgate, Ernest lui montra sa photo et lui demanda s'il connaissait cet homme. Starr répondit négativement. Ernest répliqua, en bluffant :

— Mais si, certainement, vous le connaissez. Parce que lui vous connaît!

— Si je connais cet homme, répliqua Starr, il a dû bien changer, car je ne reconnais pas sa photo!

Plusieurs jours plus tard, le téléphone sonna dans la salle de garde et un des gardes cria :

— Starr, c'est pour vous!

Cela lui fit un drôle d'effet de répondre au téléphone après tant de mois. C'était Ernest qui lui parlait :

— Avez-vous déjà eu votre déjeuner?

— Non.

— Eh bien! si on vous monte votre déjeun ne le mangez pas. Vous allez déjeuner av votre cousin.

— Mon cousin? Qu'est-ce que cela veut di

— Oui, « Hector », Maurice Southgate. C' bien votre cousin, n'est-ce pas?

— Oui, répondit-il, pensant que seul Ma rice pouvait avoir dit cela, bien qu'il n' comprît pas la raison.

Les services de Kieffer connaissaient activités d' « Hector » depuis longtemps cherchaient à s'emparer de lui. Mais lorsqu' l'arrêtèrent, ils ne réalisèrent pas immédia ment que c'était là « Hector ». C'est par coup de téléphone d'Ernest que Starr app qu'ils l'avaient enfin identifié (3).

Un peu plus tard, on le fit descendre à l'éta inférieur dans une grande pièce en face bureau de Kieffer. La table était mise po quatre : Ernest, Southgate, Starr et un aut homme dont il a oublié le nom.

Pendant le repas, on ne parla que de généra lités. Starr et Southgate conversèrent ensemb mais naturellement s'abstinrent de rien di d'important, Ernest étant là. Kieffer entra s'adressant à Starr, déclara :

— Bob, nous devrions vous fusiller!

— Pourquoi?

— Parce que vous saviez parfaitement c puis le début qui était « Hector » et que vo ne nous l'avez pas dit.

— Vous vous attendiez à ce que je vous a dise?

Kieffer hésita un instant, répondit: « Non et s'en fut après avoir échangé quelques m avec Ernest.

Le jour où il fut identifié, Southgate don sa parole de ne pas s'évader. A la suite quoi, il dormit dans une cellule, mais le re du temps, sauf pendant les interrogatoires, le passait avec Starr dans sa cellule-ateli Là, pour tuer le temps, il réparait des chais ou d'autres petits meubles que les Alleman lui apportaient. Il était décorateur-ensembl dans la vie civile. Pendant ce temps, son op rateur-radio, capturé avec lui et qui avait é

---

(1) En Allemagne : pour commencer à Karlsru Toutes furent exécutées, sauf Odette. « Paulin (Diana Howden) le fut à Natzweiler. Voir T Natzweiler Trial (William Hodge & Co.), int duction.

(2) Squadron Leader M. Southgate, D.S.O., Légi d'honneur, alias « Hector ». Il était prisonn depuis trois semaines quand Starr le vit.

(3) Lorsqu'ils se rencontrèrent après la guer Starr demanda à Southgate comment les Alleman avaient appris son nom de guerre. Southgate av d'abord cru que c'était lui, Starr, qui le leur av révélé, mais plus tard, à Buchenwald, il sut qu n'en était rien. Un autre prisonnier lui rév qu'un jour, avenue Foch, après toute une journ d'interrogatoire, il descendait l'escalier lorsq rencontra Ernest qui, à brûle-pourpoint, lui m tra une photo de Southgate en demandant :

— Connaissez-vous cet homme?

Pris de court, il avait répondu :

— Oui, c'est « Hector ».

nent promis de ne pas s'évader, s'amusait bricoler sur des postes cassés (des postes récepteurs ordinaires) pour les remettre en état. ur poste émetteur ne fonctionna jamais pour Allemands.

Southgate et Starr étaient les seuls prisonniers à bénéficier de la faveur d'être ensemble. Ils avaient tout loisir de bavarder, mais micro, s'il y en avait un, n'aurait rien appris d'intéressant aux Allemands : les deux hommes évitaient avec soin de parler de leurs activités dans le réseau.

Le premier jour après l'installation de Southgate, Ernest apporta une carte de France que Starr devait compléter, sous la dictée de Southgate, en marquant de petits ronds verts tous les dépôts de munitions et les points de parachutage dans le secteur d' « Hector » — il y en avait de 60 à 70 en tout — Ernest surveilla l'opération tout le temps qu'elle dura.

Un jour ou deux plus tard, Starr vit emmener Southgate et demanda ce qu'on allait faire de lui.

— Ne vous inquiétez pas, lui répondit-on, Il va avec Ernest et quelques autres dans le Sud-Ouest de la France; il reviendra dans quelques jours.

Il revint environ une semaine après. On leur montra à tous deux des photos de Southgate dans une voiture avec des S.S. Il avait rapporté bon nombre d'objets personnels de son domicile où il était passé avec les Allemands, mais Starr ne sut jamais exactement le but de ce voyage (1).

Peu de temps après l'identification d' « Hector », Starr fut conduit au bureau de Kieffer. Celui-ci sortit la toute première carte que Starr avait copiée et sur laquelle il avait inscrit : N° 13 BOB. Kieffer indiqua une région dans le Sud-Ouest et déclara :

— Colorez cela et mettez « Hilaire ».

Il regarda Starr et ajouta :

— Ihr Bruder.

— Mon frère? Je n'ai pas de frère en France.

Kieffer continua à le regarder fixement et répéta :

— Ihr Bruder.

C'est ainsi que Starr apprit le nom de guerre de son frère.

— Cet homme que vous appelez mon frère, a-t-il été arrêté?

— Non.

A cette époque, au lieu des treize numéros primitifs, la carte en comptait presque trente.

Maurice Southgate fut gardé encore un certain temps avenue Foch puis, à leur grand chagrin, il fut transféré ailleurs (2). Car on avait besoin pour un autre prisonnier de la cellule qu'il occupait la nuit.

Désireux de respirer un peu d'air frais et de voir le soleil, Starr suggéra à Kieffer de prendre un peu d'exercice dans la cour. Kieffer y consentit. John et Starr purent se promener parfois autour de la cour avec un garde.

Plus tard, un grand rectangle fut creusé dans cette cour, puis cimenté et rempli d'eau. C'était une réserve en cas d'incendie.

Le printemps se changea en été, le deuxième été depuis que Starr était en captivité. Un soir de grosse chaleur, Starr demanda à Kieffer s'il ne le laiserait pas se baigner dans la « piscine ».

— Ça, c'est une bonne idée, s'écria Kieffer. Allons-y tous les deux.

Il enjoignit à deux gardes de venir avec eux. Au bord de l'eau, Kieffer enleva sa veste, dilata sa poitrine, se dévêtit jusqu'au slip, plongea dans un très beau style et traversa le « réservoir » d'un crawl rapide. Starr plongea derrière lui. Ils nagèrent pendant quelque temps avec un vif plaisir; pendant ce temps, les deux S.S. patrouillaient gravement autour de la piscine improvisée.

Le jour du débarquement des Alliés, les Allemands paraissaient très sombres, mais Starr fut assez désappointé de les voir de nouveau souriants quelques jours plus tard.

— Nous avons une nouvelle arme! expliquèrent-ils. C'est le V 1. Nous pouvons bombarder vos villes sans envoyer d'avions et une seule bombe suffit pour balayer une ville entière. Le sud de l'Angleterre disparaît maintenant derrière un nuage de fumée.

Ils étaient trop loin des lignes pour avoir jamais vu lancer de V 1 et n'avaient aucune idée de ce genre d'engin. Kieffer l'imaginait comme une sorte de grand canon, « une nouvelle « Grosse Bertha » en mieux! »

Starr secoua la tête. A son avis, c'était plutôt une sorte de bombe avec un moteur et des ailes. Kieffer fut très intrigué et insista pour que Starr en fit un dessin; il posa toutes sortes de questions sur sa construction, comme si Starr était expert en la matière!

— Nous avons rasé Londres, lui annonça Von Kaferi un jour ou deux plus tard. Il ne reste que des décombres.

— C'est impossible, dit Starr.

— Non, c'est vrai. Londres est entièrement brûlé. Le Führer l'a dit.

— Je persiste à dire que c'est impossible, répondit Starr.

— Pourquoi?

— Vous l'avez déjà fait en 1940. Le Führer l'a dit! Vous ne pouvez pas brûler Londres deux fois de suite.

Ils assurèrent que cette fois-ci c'était vrai, grâce au V 1.

Mais les jours passaient et il devenait évident que les V 1 n'empêchaient pas l'invasion. Les Allemands se rembrunirent. Starr se taisait maintenant : ils devenaient inquiets et irritables. Ce n'était pas le moment de faire de l'humour.

Bientôt, il devint évident que les Alliés progressaient à l'intérieur du pays, et qu'il allait falloir quitter l'avenue Foch pour installer un Q. G. dans une ville plus en arrière. Ce fut alors une période d'activité fébrile. On com-

(1) Ernest me dit que ce voyage avec Southgate à Limoges, Tarbes et ailleurs n'eut pas les résultats qu'il espérait.

(2) Plus tard Southgate fut envoyé à Buchenwald mais en sortit vivant.

mençait à évacuer les prisonniers (1). Il fallait détruire les papiers ou les emballer. Tout le monde faisait des paquets.

Kieffer vint trouver Starr et lui annonça qu'il allait être envoyé à Buchenwald.

Un peu plus tard, Rühl, un homme de la section radio, qui était venu chercher un objet à l'étage, lui confia :

— Maintenant que vous allez partir, il faut que vous sachiez quelque chose. Kieffer a reçu trois fois l'ordre de Berlin de vous faire fusiller, et chaque fois il a refusé d'obéir (2). Et je suis bien content de savoir que vous allez maintenant dans un camp de concentration.

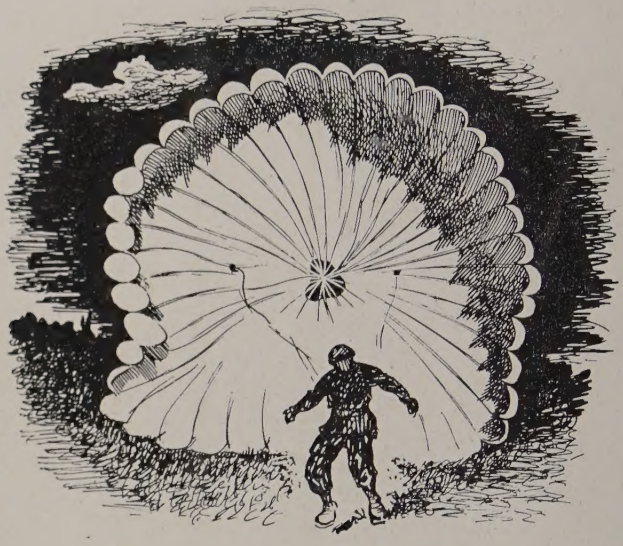
Il peut sembler étrange de recevoir des félicitations parce qu'on est envoyé dans un camp de concentration, mais Rühl n'avait sans doute aucune idée de ce que c'était vraiment et pensait que Starr avait au moins une chance d'en sortir. Ses félicitations étaient certainement sincères.

(1) Ceci fut confirmé plus tard lorsque Starr parla à Paris avec la police française de la « Surveillance du Territoire ».

(2) John avait été expédié quelque temps auparavant mais Starr ne se souvient plus quand exactement. Il fut plus tard fusillé à Mauthausen.

*(Suite et fin au prochain fascicule.)*

★

Comité de Direction : Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Fondateur : Georges OUDARD

Ets BUSSON, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 3e trim. 1955, n° 80 P.